

Partenariat Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

Etablissements d'Enseignement Supérieur et de Recherche

HABITER LE VERDON

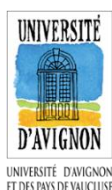
20 ans de présence du Parc
et après?

Le Partenariat entre la Région et les Etablissements d'Enseignement Supérieur et de Recherche

La Région dispose d'un socle de recherche et de formation en sciences humaines et sociales solides et de qualité qui représente un important potentiel de connaissance du territoire régional. Rappelons que d'après Méditerranée Technologie, la région comptabilise en effet 68 500 étudiants, 9 écoles doctorales, 83 structures universitaires de recherche, 800 chercheurs issues de structures notées A et A+ par l'AERES. Ce creuset est susceptible d'alimenter la réflexion des différents acteurs de la région, de contribuer à la mise en débat de ses problématiques socio-économiques et de constituer une aide à la décision publique. La présence de ces formations et de ces laboratoires en sciences humaines et sociales constitue également un atout pour le développement économique, fondé sur l'innovation la formation de haut niveau et l'interdisciplinarité des savoirs.

Afin de valoriser ce milieu d'expertise et de le mettre au service des politiques régionales, la Région met en œuvre depuis 2015, un partenariat avec les cinq Universités de la Région et Science Po Aix .

Copyright de la photo de couverture
Mentions de droit si nécessaire



SOMMAIRE

PARTIE 1 : Rappel méthodologique.....	p.4
I. Un travail qui s'appuie sur des hypothèses de dynamiques territoriales contrastées.....	p.5
1. L'hypothèse d'enclavement.....	p.6
2. L'hypothèse de saisonnalité.....	p.7
II. La méthode d'enquête : à la rencontre des habitants.....	p.9
1. La géographie de l'enquête.....	p.9
2. La sociographie de l'enquête.....	p.10
 PARTIE 2. La gestion des paradoxes ou la complexité des ruralités verdoniennes contemporaines.....	p.18
I. Quelques éléments de cadrage pour l'étude des « modes de vie ».....	p.19
1. Le primat de l'Habiter dans la construction sociale des modes de vie.....	p.19
2. Des modes de vie définis par leur rapport à la norme ?	p.21
II. Les premiers enseignements de l'enquête : des intuitions confirmées.....	p.24
1. Des profils sociaux très diversifiés.....	p.24
2. Des communs comme liants de la diversité.....	p.24
3. Des caractéristiques attendues du territoire.....	p.27
III. Au-delà des paradoxes et des complexités de la modernité : évidences : dans le Verdon.....	p.32
1. L'ordre spatial : jeux d'échelle et questions urbaines.....	p.32
<i>L'Ouest contre la ville, tout contre.....</i>	<i>p.34</i>
a. Le territoire comme support du cadre de vie ou l'opportunisme de l'Habiter rural.....	p.37
b. Une carrière professionnelle en mode mineur.....	p.37
c. La figure de l'absent.....	p.37
2. L'ordre social : vers de nouveaux modes de sociabilités ?.....	p.38
<i>A l'Est « du nouveau » ?.....</i>	<i>p.38</i>
 PARTIE 3. Une entrée pour comprendre les modes de vie : vivre dans le Verdon, c'est y être attaché ? Un essai de modélisation par le concept « d'espace d'attachement ».....	p.47
1. La métaphore du rocher ?.....	p.47
2. Comprendre les attaches : espace social et capital d'autochtonie.....	p.49
 CONCLUSION : Comment le Parc peut s'emparer de la modernité sur son territoire ?.....	p.53

REMERCIEMENTS

L'équipe qui a mené ce travail (Margaux Bilaey, Lumina Duvert, Lisa Forzi, Laetitia Rodriguez encadrées par Mathieu Leborgne et leur enseignant-référent Cesare Mattina) remercie l'ensemble des habitants du territoire qui ont accepté de prendre du temps pour répondre à ses questions (avec une mention particulière pour ceux qui ont l'accueillie pour le gîte et le couvert pendant les séjours d'enquête), l'équipe du Parc du Verdon qui a suivi de près la démarche et lui a fait bénéficier de ses savoirs et compétences sur le territoire, Pascale Benoît, Xavier Durang et Agnès Verdeau¹ de la Région Sud pour le regard aiguisé et bienveillant qu'ils ont eu du début à la fin de ce travail.

« C'est les brebis qui m'ont appris le territoire. »

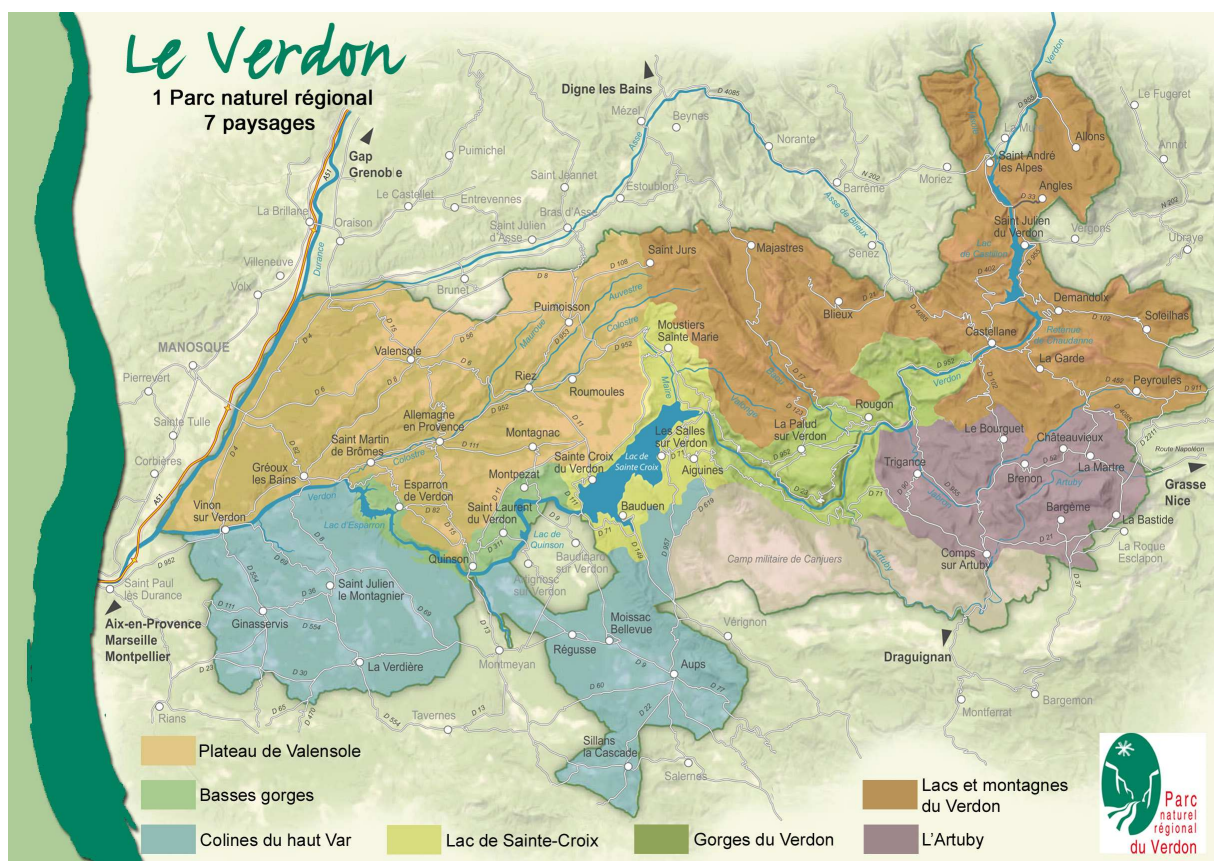
(nouvel arrivant dont le premier emploi fut... berger)

¹ Qui a permis que les conclusions de ce travail soient présentées lors d'une rencontre du cycle « Connaissances du territoire » co-organisée par la Région Sud et l'école de journalisme de Marseille, le 17 octobre 2019 sur le thème « Vivre la campagne à l'heure métropolitaine », en compagnie d'André Torre, déjà cité, grand témoin. Pour plus d'informations : <https://connaissance-territoire.maregionsud.fr/nous-suivre/les-rencontres/>

PARTIE 1 . RAPPEL METHODOLOGIQUE

I. Un travail qui s'appuie sur des hypothèses de dynamiques territoriales contrastées

Dans le Verdon, deux grandes hypothèses semblent pouvoir influencer lourdement sur les pratiques locales et les modes de vie. D'une part, la nature « enclavée » de certaines parties du territoire. D'autre part, la forte saisonnalité à laquelle est soumise la quasi-totalité du territoire du Parc. La carte du Parc ci-dessous illustre la situation territoriale :



Source : Parc naturel régional du Verdon

1. L'hypothèse d'enclavement

Au regard de la carte du Parc, on peut mettre en évidence deux grands secteurs qui vont se définir par leur caractère enclavé. C'est la question de la proximité à l'Urbain, au sens large, qui sera ici déterminante. Ainsi, sur toute la partie Ouest du territoire (sous-secteurs du Plateau de Valensole, des collines du Haut-Var et des Basses-Gorges), la proximité d'avec le Val de Durance à l'ouest et l'ouest du département varois sont en connexion relativement forte avec le phénomène, déjà ancien, de poussée métropolitaine : certains de ces secteurs sont même parfois considérés comme des « banlieues » d'Aix-Marseille, l'autoroute A51 faisant le lien de l'urbain au rurbain. Par ailleurs, certains pôles économiques locaux d'importance, portent eux aussi ce caractère « urbain » dans la population qui les compose au moins ; on pense évidemment au site de Cadarache du Commissariat à l'Energie Atomique et aux Energies Alternatives (CEA-EA), présent depuis 1959 et qui rayonne dans le Val de Durance. On pense aussi aux sous-pôles économiques qui se sont développés pour partie en lien avec la présence du CEA-EA que sont les zones autour de Manosque et, dans une moindre mesure, Pertuis. Enfin, dans ce rayonnement économique local à teneur urbaine, le projet international en cours, depuis 2006, de construction d'un réacteur de fusion thermonucléaire (ITER) vient ajouter un élément supplémentaire d'attraction.

A l'inverse, le paysage à l'est du Parc montre un visage très différent. Les proximités aux pôles urbains sont beaucoup plus indirectes : Nice, au loin vers le sud, Draguignan plus proche toujours au sud mais à l'accès peu aisé, ou Digne au Nord, gros bourg rural aux dynamismes économiques et sociales relatifs. L'est du Parc se caractérise, par ailleurs, par des paysages plus montagnards, une agriculture d'élevage et de production forestière, à l'inverse des « grandes cultures » céréalières ou lavandicoles du plateau de Valensole. C'est ce qui va construire cette première hypothèse, très géomorphologique, d'une situation enclavée à l'est, plus ouverte à l'ouest. Pour faire le lien avec l'enquête, si on parle ici d'une situation d'ordre d'abord géomorphologique, c'est aussi qu'on pense que cet état du territoire ne devrait pas être sans impact sur les modes de vie dans ces espaces-là : mobilités plus contraintes, mise en œuvre de pratiques locales (innovantes) pour pallier ces conditions ? C'est ce à quoi l'enquête devra permettre de répondre.

A cette première hypothèse, d'ordre spatial, va s'adjoindre une seconde, d'ordre temporel : c'est la question de la saisonnalité, en lien avec le secteur économique le plus porteur dans le Verdon, le tourisme.

2. L'hypothèse de saisonnalité

Nous ne reviendrons pas ici sur l'histoire de la construction de ces territoires verdoniens mais mentionnerons seulement le fait que, dès la fin des années 1960 et de manière croissante jusqu'à dans les années 1980, les territoires du Parc ont fait l'objet d'une fréquentation touristique, d'une part de plus en plus intense, et d'autre part, de plus en plus anarchique ou non-organisée. Cette véritable consommation du territoire est en lien avec plusieurs éléments de l'histoire du territoire, certains anciens (la révélation des gorges du Verdon par Edouard-Alfred Martel en 1905 et la publicité autour du site qui en a été faite alors, même s'il s'agissait de réseaux de tourisme « élitistes » au départ), d'autres plus récents, comme par exemple la mise en eau du lac de barrage de Ste Croix en 1974-1975, qui est ainsi devenu un véritable « abcès de fixation » d'une population visiteuse friande d'eau vert émeraude, chaude, dans un paysage grandiose.

La création du Parc naturel régional du Verdon, 20 ans après, en 1997, trouve là un de ses fondements : comment parvenir, grâce à cette nouvelle structure de gestion et de protection des milieux, à mieux maîtriser la fréquentation touristique massive (plus d'un million de touristes chaque année foulent le sentier Martel au fond des gorges du Verdon), tant dans l'espace que dans le temps. Dans l'espace, puisque c'est bien autour des lacs (Quinson et Castillon mais surtout Ste Croix) et des gorges que se concentre la fréquentation touristique (soit environ 1/10^{ème} de son territoire) ; dans le temps, puisque c'est évidemment la saison estivale qui est ici concernée, mais plus encore les mois de juillet et août. Et s'il fallait décrire sans fard la réalité touristique verdonienne, c'est même plutôt entre le 15 juillet et le 15 août que les choses se passent. Et en cela, le Parc du Verdon ne présente pas les atouts de certains de ses territoires voisins qui parviennent à « équilibrer » une fréquentation estivale et hivernale (on pense ici notamment aux stations de montagne des Alpes du Sud qui ont, et de plus en plus, une activité estivale dynamique et même souvent plus rémunératrice que les sports d'hiver). Cette situation a elle aussi des impacts sur les pratiques et sur l'économie locale : un travail saisonnier très présent, des migrations saisonnières pendulaires (été dans le Verdon, hiver dans les stations), et aussi un impact sur les mobilités.

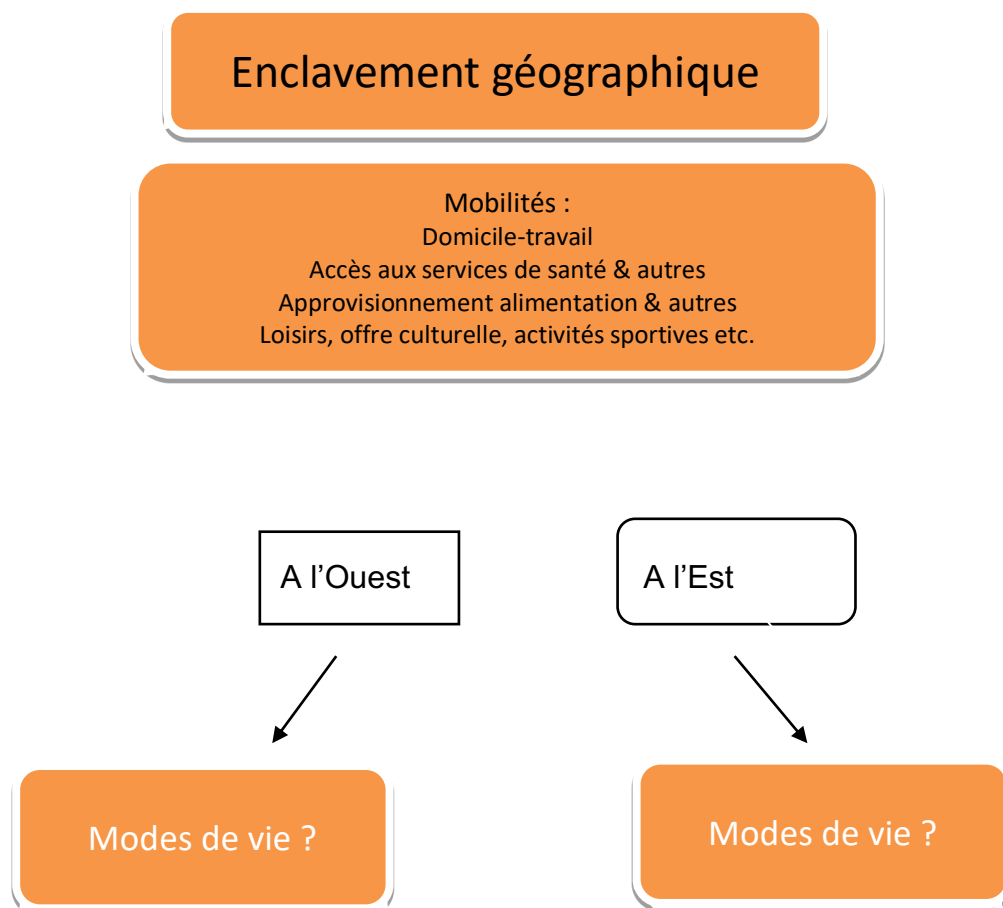
3. Le croisement des hypothèses

Ce qu'on appellera « complexité territoriale » consiste à appréhender le territoire (et ses modes de vie) comme un croisement de ces deux hypothèses ; non pas l'une après l'autre mais l'une avec l'autre. C'est la difficulté de l'exercice et c'est finalement le cahier des charges final de l'enquête.

Les schémas ci-dessous illustrent la manière dont on peut mieux objectiver ces hypothèses croisées.

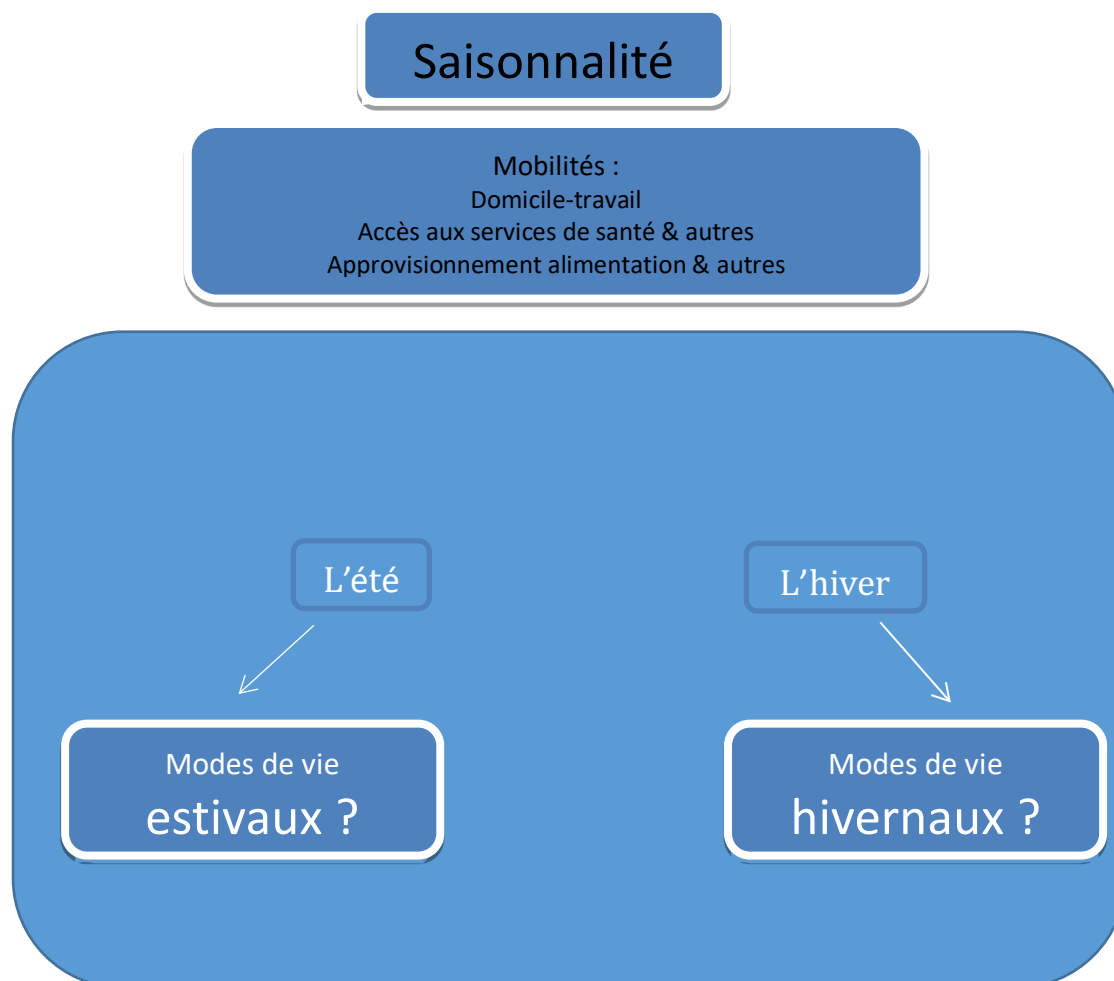
En ce qui concerne l'enclavement ou l'accès au territoire :

Ruralités contemporaines au prisme de l'accès au territoire



En ce qui concerne la saisonnalité :

Ruralités contemporaines au prisme de la saisonnalité



Un terme apparaît dans les schémas : celui de « mode de vie ». C'est effectivement en fonction de la manière dont l'enclavement combiné à la saisonnalité va impacter le quotidien des habitants des territoires du Verdon que vont émerger des « modes de

vie différenciés » sur le territoire. Le but de l'enquête va être d'en dessiner les premiers contours en questionnant les habitants de manière croisée.

C'est sur cette base conceptuelle que l'enquête a été bâtie.

II. LA METHODE D'ENQUÊTE : A LA RENCONTRE DES HABITANTS

Le but de l'enquête, basée sur des entretiens semi-directifs, est de pouvoir recueillir un nombre suffisant de témoignages de vie sur le territoire, tant dans sa diversité géographique que dans sa diversité sociale.

1. La géographie de l'enquête

Pour cela, six zones géographiques ont été arrêtées en fonction de leurs spécificités à la fois territoriales (proximité/éloignement à l'Urbain, dynamiques économiques, écologiques, degré d'enclavement...). Les données statistiques à disposition (type « portrait de territoire » de l'INSEE²) ont aussi constitué un guide pour leur caractérisation, de même que le contenu des échanges avec les chargés de mission du Parc du Verdon, techniciens-experts de leur territoire d'intervention. Ainsi, les sept zones paysagères, classiquement évoquées dans la partition fondatrice de la géographie du Parc (voir carte p.3), n'ont pas forcément été reprises dans cette appréhension géographique de l'enquête.

Les six nouvelles zones d'appui de l'enquête sont les suivantes :

ZONE 1 : PREALPES

Moriez, Lambruisse, St André, Allons, Angles, Senez, Blieux, St Julien du Verdon, La Garde, Peyroules, Soleihas, Demandolx, Castellane, Majastres.

ZONE 2 : ARTUBY

Trigance, Le Bourguet, Brenon, Châteauneuf, La Martre, la Bastide, Bargême, la Roque-Esclapon, Comps.

² Dans le cadre de la révision de la charte du Parc, l'INSEE a produit plusieurs documents de description statistique actualisée du territoire du Parc. Ces données ont notamment été mobilisées dans les quinze fiches synthétiques thématiques produites par le Parc pour son diagnostic territorial.

ZONE 3 : LACS ET GORGES

La Palud-sur-Verdon, Rougon, Ste Croix-du-Verdon, Moustiers, Les Salles-sur-Verdon, Bauduen, Aiguines, Baudinard, Quinson, St-Laurent-du-Verdon, Artignosc, Esparron.

ZONE 4 : PLATEAU DE VALENSOLE

Puimoisson, Riez, Roumoules, Montagnac, Montpezat, Allemagne-en-Provence, Riez, St-Jurs, Estoublon, Brunet, Valensole.

ZONE 5 : BAS VERDON

Vinon-sur-Verdon, Gréoux-les-Bains, Saint-Martin-de-Brômes, La Verdière, Ginasservis, St-Julien-le-Montagnier.

ZONE 6 : HAUT VAR

Aups, Vérignon, Moissac-Bellevue, Régusse, Montmeyan, Sillans-la-cascade, Villecroze, Tourtour.

C'est dans ce cadre géographique que les profils sociaux des enquêtés ont ainsi été choisis.

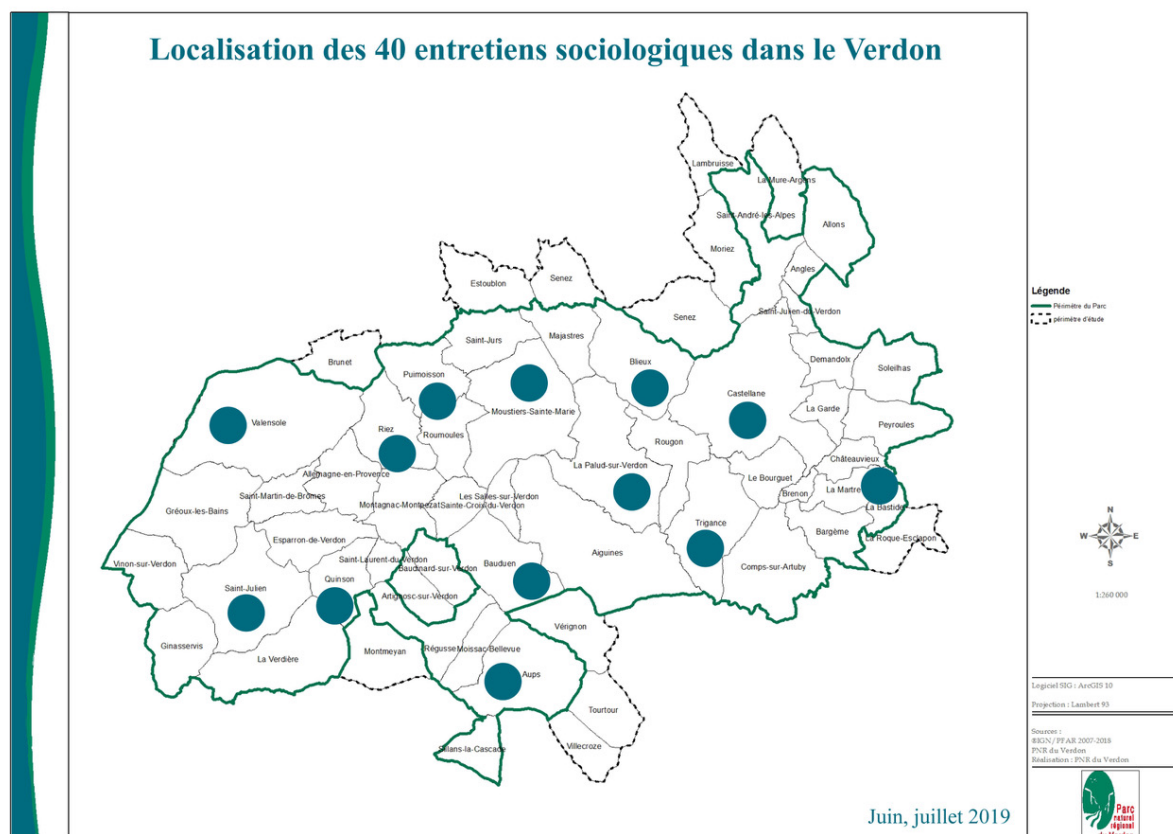
2. La sociographie de l'enquête

L'autre caractérisation de l'enquête concerne les profils sociaux à enquêter. Là encore, sur la base des données statistiques et des grandes dynamiques de territoire, des profils différenciés, par zone, ont été établis. La prise de contact, pour mener à bien les entretiens avec des habitants correspondant à ces profils, a bénéficié des réseaux (à la fois directs mais surtout indirects) de connaissances par les agents du Parc des potentiels enquêtés. La précaution a en effet été prise de ne pas rester dans un « entre-soi » local, réseau de connaissances « habituelles » du Parc, mais bien, par ce biais indirect (« connaissance de connaissance »), d'élargir à d'autres habitants, qui parfois-même, connaissaient à peine l'existence du Parc. Les délégués du Parc (un élu par commune du Parc) ont été en cela une source de contacts importante. Le tableau ci-dessous présente le croisement des profils sociaux recherchés en fonction des zones géographiques (ainsi que les dates d'enquête).

	Préalpes ZONE 1	Artuby ZONE 2	Lacs et gorges ZONE 3	Haut Var ZONE 6	Plateau Valensole ZONE 4	Bas Verdon ZONE 5
Jeunes	Retour au pays d'un.e jeune (25/35 ans) qui s'installe	Jeune agriculteur.rice (maraîcher, chevrier) qui s'installe	Jeune diplômé.e obligé.e de partir	Jeune étudiant.e	Jeune sorti.e de l'école sans formation ni travail	Retour au pays d'un.e jeune (25/35 ans) qui s'installe
	Une Jeune mère /père de famille	Une Jeune mère /père de famille	Une Jeune mère /père de famille	Une Jeune mère /père de famille	Une Jeune mère /père de famille	Une Jeune mère /père de famille
Anciens	65/70 ans, venu.e dans le Verdon dans les années 1970, contexte post 68	Personne du 3 ^{ème} âge, originaire du Verdon	Retraité.e natif.ve qui revient vivre au pays à sa retraite	Ancien touriste qui s'est sédentarisé dans le Verdon	Ancien touriste qui s'est sédentarisé dans le Verdon	Retraité.e qui s'installe dans le Verdon à la retraite
Départ ou arrivée	Quelqu'un qui quitte le Verdon (ou vient de le quitter)	Quelqu'un qui arrive dans le Verdon	Quelqu'un qui quitte le Verdon (ou vient de le quitter)	Personnel médical (aide soignant.e, infirmier.ère) qui arrive	Quelqu'un qui quitte le Verdon (ou a quitté)	Fonctionnaire qui arrive dans le Verdon
Emplois	Saisonnier.ère été Verdon/hiver station (qui habite dans Verdon, avec sa famille)	Artisan d'art	Personne (25/35 ans) originaire du Verdon et qui vit de divers petits travaux mais qui est toujours resté ici	Personne (25/35 ans) originaire du Verdon et qui vit de divers petits travaux (jardinage, bucheronnage, maçonnerie...) mais qui est toujours resté ici	Travailleur.se agricole	Personnel des Thermes (saisonnier.e ou pas)
	Eleveur.euse	Commerçant.e (commerce de proximité comme épicerie, boulangerie, boucherie)	Saisonnier.ère été Verdon et qui part ailleurs, à l'étranger ou en France le reste de l'année	Gérant.e de camping (familial ou grosse franchise type Belambra)	Médecin	Personnel médico-social d'EHPAD, assistante de vie

	Fille/fils de famille verdonienne qui est resté.e et a repris l'affaire familiale (camping, taxi, agriculteur) ou leur conjoint(e)	Facteur/factrice (ou autre fonctionnaire)	Un.e ouvrier du bâtiment immigré.e	Associatif du monde culturel (programmation d'événements)	Fils/fille d'agriculteur qui reprend l'exploitation	Intermittent.e du spectacle
Façons d'habiter	Navetteur.euse Digne, Grasse ou autre ville	Navetteur.euse Draguignan, Grasse ou autre ville	Navetteur.euse Draguignan, Digne ou autre ville	Navetteur.euse Aix, Marseille ou Cadarache	Navetteur.euse Manosque ou Cadarache	Navetteur.euse Aix Marseille ou Cadarache
	Habitant d'un cœur de village (habitat collectif ou maison mitoyenne)	Résident.e secondaire hebdomadaire (qui « monte » tous les WE)	Résident.e secondaire « aisé.e » qui ne vient qu'une fois par an	Habitant d'un cœur de village (habitat collectif ou maison mitoyenne)	Habitant.e de lotissement/villa individuelle	Quelqu'un qui télétravaille
Personnes en difficulté	Personne bénéficiaire du RSA	Personne bénéficiaire du RSA	Personne habitant un logement social	Personne bénéficiaire du RSA	Personne habitant un logement social	Chômeur.se

Tous les profils mentionnés sur le tableau n'ont pas été rencontrés pour l'enquête. En tout, une quarantaine d'habitants, dont la répartition géographique synthétique est mentionnée sur la carte ci-dessous, ont fait l'objet d'un entretien.



Les entretiens ont été menés, entre fin juin et début juillet 2019, sur la base d'un guide d'entretiens qui a permis d'aborder les grandes thématiques de ce que signifier aujourd'hui « Vivre dans les territoires du Verdon » : parcours et trajectoire résidentielle, emploi/activité et réseaux de sociabilité³. Il reprend les grandes lignes hypothétiques évoquées précédemment pour mieux comprendre à la fois les modes de vie actuels et plus généralement, ce que nous appellerons la question de *l'habitabilité en milieu rural sous influences (métropolitaines notamment)*.

Le principe général de l'enquête est d'accéder à un panel d'habitants représentant différentes manières de vivre dans le Verdon ; on fait l'hypothèse que cette approche en termes de « modes de vie » révélera des dynamiques sociales auxquelles les données plus classiques (statistiques notamment) donnent difficilement accès. Plusieurs raisons à cela peuvent être avancées :

³ La question du rapport au Parc naturel régional du Verdon n'est pas abordée directement dans l'entretien. Cette thématique, plus directement centrée sur la manière dont les habitants envisagent le rôle du Parc, la connaissance de la structure, de ses éventuelles nouvelles missions... a fait l'objet d'une approche distincte : « les cafés du Parc », organisés tout au long de l'été 2019, ont en effet été l'occasion pour les habitants du Parc, de venir échanger sur le sujet avec des membres de la structure, lors de cafés-rencontres organisés dans les communes du Parc. Une synthèse du contenu de ces discussions est disponible au Parc et fait aussi partie des données du diagnostic.

1. La première a trait à ce qu'on appelle « modes de vie ». Il ne s'agit pas là d'une enquête thématique de type « consommation des ménages » ou « déplacements » ; la question des modes de vie suggère une approche plus systémique de l'Habiter. L'hypothèse qui est ici mise en avant est que les choix (plus ou moins contraints, il faudra les qualifier) faits par les individus en matière de logement, de consommation (alimentaire, culturelle ou autre), de mobilité, de sociabilité ne sont pas descriptibles comme une juxtaposition de domaines constitutifs de la vie sociale : ils font système, ils s'emboîtent et se répondent, permettent, contraignent ou interdisent. Un des buts de l'enquête sera de révéler la nature de ces systèmes, des liens qui les construisent, et peut-être, des valeurs qui les guident.
2. Le second point, en forme d'hypothèse, a trait à ce qu'on pourrait appeler le primat de l'Habiter comme caractéristique propre aux territoires du Verdon. Dit autrement, si l'approche en termes de « modes de vie » est d'essence systémique, on fera l'hypothèse qu'un élément clef du système est précisément la question de l'Habiter, du lieu de vie et de son investissement (bâti). Et de se poser la question de savoir si, dans les territoires du Verdon, celle-ci ne prime-t-elle pas sur les autres, on pense à l'emploi notamment. On viendrait donc d'abord dans le Verdon pour y habiter (malgré d'ailleurs les difficultés connues d'accès au logement dans les territoires des Parcs naturels régionaux de la Région Sud), et on s'adapterait au travail ensuite : quitte, pour une partie (*a priori* faible) de la population à être très mobile (les navetteurs), pour une autre à d'adapter aux conditions particulières de la saisonnalité verdonienne dans ce qu'elle a de précaire ou de rude (cf. le syndrome du « passage du premier hiver »). Ira-t-on jusqu'à dire que ces territoires ne sont pas pensés pour le travail autre que celui guidé par la nature des lieux (économie touristique) ? On pourrait résumer la chose en posant la question générale : vit-on ici comme on vit ailleurs en Région ? Peut-on mettre en évidence des spécificités liées aux modes de vie verdoniens ? La thématique de l'urbanité n'est pas loin : a-t-on affaire à une uniformisation/nivellement des modes de vie sur le modèle de la ville et de la vie urbaine ? Où en est l'historique scission ville/campagne et comment la vit-on ici ?
3. La troisième hypothèse qui guidera notre enquête est le corollaire des points précédents : si certains modes de vie, ceux caractérisés par une grande adaptabilité aux conditions du milieu (l'Habiter étant au cœur du système des modes de vie, on parlera donc d'habitabilité) existent et se reproduisent sur les territoires verdoniens, c'est qu'ils se construiraient en partie sur un rapport à la norme et au système social en général de l'ordre de la marge et de l'informalité. On l'a vu, le rapport à l'emploi ici ne semble pas s'inscrire pas dans les canons d'une logique économique marchande classique dans laquelle les

phénomènes de consommation tiennent souvent une place importante. Ici plus qu'ailleurs peut-être, des « ruses », des techniques économiques et sociales, une intelligence avec le vivant semblent être à l'œuvre dans ces systèmes qui fonctionnent et dont l'économie (au sens de la rationalité) pourrait correspondre à deux stratégies distinctes :

. la première qu'on pourrait appeler « l'adaptation sous contrainte » qui vit les rapport au milieu sur un mode mineur, défensif ou par défaut. On pense ici plutôt à des trajectoires sociales, résidentielles et professionnelles plutôt faites d'à-coups, d'échecs, de ruptures ou de changements contraints. Marge et informalité sont ici pris au sens fort : ceux « de côté » et peu visibles.

. la seconde qu'on appellera « l'inventivité du décalage » vise plutôt les porteurs « d'une autre vie qui s'inventerait ici » ; la marge et l'informalité sont pris au sens quasi-artistique ie de ce qui permet, par la liberté qu'on est venu chercher, la création/l'invention ; « en marge du système » (système souvent qualifié de « libéral consumériste ») et en construction d'autres chose, ces postures constituent les ferments de ce qui pourrait bien advenir, demain... et donc, rentrer dans une normalité future. Les questions liées aux rapports sociaux et environnementaux (de l'échelle locale à l'échelle planétaire) sont ici centrales.

Ces deux modèles *a priori* cohabitent. Se croisent-ils ? Par quels autres modèles sont-ils complétés pour construire le quotidien verdonien. L'enquête se donne pour but de le préciser voire de les révéler.

Chaque échange avec les habitants rencontrés (entre une heure et deux heures de discussion) a été enregistré. Un corpus brut de la retranscription *in extenso* des quarante entretiens réalisés est annexé au présent rapport. C'est l'analyse de ce corpus, illustré par des verbatim recueillis, qui compose ce travail.

Le guide d'entretien

1) Parcours/trajectoire résidentielle/rapport au territoire

Pouvez-vous me raconter pourquoi on se voit ici aujourd'hui dans le Verdon ? Votre parcours résidentiel ?

Né ici ? si non, raison de votre venue sur le territoire. Après quel parcours ? Pourquoi avoir choisi le Verdon ? Pourquoi être resté ? Impression que le choix a été contraint ?

Qu'est-ce qui caractérise ce territoire pour vous ? Donner quelques adjectifs ou mots qui le caractérisent ?

Est-ce qu'on peut appeler ça un « territoire rural » ? Pour quelles raisons ?

L'éloignement de la ville ne vous gêne pas ? Impression de vivre « à l'écart », « en marge » ? (si enfants : qu'en pensent vos enfants ?). Sentiment d'enclavement ? Exemples.

Sur cette carte du Parc, pourriez-vous me dessiner (et nommer) les contours des différents secteurs (sous-régions) dans le Verdon ?

2) Emploi/Activités

Emploi : avez-vous un emploi ?

Si Retraités :

Venus pour la retraite ou avant ? Pourquoi ?

Quelles activités ?

Est-ce que ça se passe comme prévu ?

Même mode de vie hiver / été ?

Si actif :

où et dans quel secteur ? Correspond-il à votre niveau de formation ? Est-ce qu'il a des caractéristiques liées au territoire ? Est-ce le même en hiver qu'en été ? Peut-on le qualifier d'emploi saisonnier ?

Comment vivez-vous la forte présence touristique dans le Verdon l'été ?

Certaines personnes font le choix de d'abord venir habiter dans le Verdon et ensuite seulement de chercher un emploi ? c'est votre cas ? Raison ? types d'habitat ?

D'autres, à l'inverse, ont un projet professionnel mais ont du mal à trouver un logement, ou accès aux services (crèches) ou terrain agricole. Vous l'avez vécu ?

L'enclavement parfois ressenti est-il une gêne pour votre activité ? Déplacements nombreux ? de quel ordre (co-voiturage, bus, voiture perso...) ? Ou au contraire travail à la maison ?

Avez-vous fait un « calcul » du type : je préfère un emploi comme le mien (avec inconvénients liés au territoire, transports, qui ne correspond pas tout à fait à mes qualifications...) mais dans une belle région qu'à un emploi plus rémunéré/intéressant/correspondant mieux à mon profil mais en ville ?

(Selon des statistiques récentes, parmi les gens qui viennent habiter dans le Verdon, outre les retraités, il y a beaucoup de « sans activité » mais avec des niveaux de diplôme assez élevés)

Et pour ceux qui sont prêts à s'adapter à la ruralité, et impacts saisonnalité (prix élevés) : qu'est-ce que ça vous apporte ? ce que ça vous enlève ? Et au territoire ? Jusqu'où ça pourrait impacter sur vos choix ?

Activités :

Est-ce que ces caractéristiques du territoire (enclavement, saisonnalité) impactent vos autres activités ? Loisirs, accès aux services, réseaux de connaissance ?

S'il fallait citer « ce qui manque sur ce territoire » (services, équipements, loisirs...), ce serait quoi ?

Souvent, dans des situations territoriales « contraintes », les habitants mettent en place des systèmes inventifs pour pallier certaines contraintes : solidarités, entraide, co-voiturage, échanges ? Est-ce le cas pour vous ? dans quel domaine ? Est-ce vécu comme du militantisme ? Des choses que vous auriez aimé mettre en place et que vous n'avez pas pu faire ?

Sur la carte du Parc, pouvez-vous schématiser votre bassin de vie au quotidien ? Courses ? Loisirs ? La ville ou le « pôle urbain » d'attraction ? Services (postes, médecin, impôts) ?

3) Réseaux de sociabilité

Comment pourriez-vous décrire les réseaux de connaissances dans lesquels vous êtes engagés ? Amis, bar, Association, Parents d'élèves, AMAP... ? Engagement collectif, vie locale, intérêt général ?

Vos relations avec vos voisins et autres habitants de la commune ?

(pour les anciens ou de souche : fréquentez-vous nouveaux arrivants ? Quel regard vous portez-vous sur les nouveaux arrivants ?)

(pour les néo- : vous êtes-vous sentis accueillis ?)

Etes-vous inscrit à des réseaux types réseaux sociaux qui vous permettent de savoir ce qui se passe sur le territoire (événements, fêtes, spectacles...) ? Sinon, comment êtes-vous informé de ce qui se passe ?

A cause éloignement entre village, même si vous avez l'info, parvenez-vous à suivre ce qui se passe ? coût, effort pour faire vivre ces réseaux de relations.

De manière plus générale,

Est-ce que vous avez parfois l'impression d'avoir dû (de devoir encore) vous adapter au territoire ?

Est-ce qu'il y a sur ce territoire des choses que vous faites (ou que vous êtes obligés de faire) et que vous ne feriez pas ailleurs ?

Vous vous voyez vivre encore longtemps dans le Verdon ou c'est seulement une période de votre vie ou les conditions sont trop compliquées pour continuer ?

Toute l'actualité autour de la transition écologique, est-ce que vous avez l'impression de la vivre ici ou d'en sentir des signes ? ça rejoint la question de l'inventivité à avoir sur ces territoires pour s'y adapter, expérimenter des choses.

Vous sentez vous atypique ou connaissez-vous d'autres personnes qui sont dans une situation qui vous ressemble ?

L'analyse du contenu de ces entretiens est proposée dans la partie 2 qui suit.

PARTIE 2.

LA GESTION DES PARADOXES OU LA COMPLEXITE DES RURALITES VERDONIENNES CONTEMPORAINES

Cette enquête s'inscrit dans un contexte de connaissances des dynamiques socio-démographiques verdoniennes caractérisé par :

. à la fois, une proximité des agents du Parc d'avec leur « public », ou leur milieu social de référence (monde économique local, dynamiques associatives, partenariat divers...). Cette prise avec le territoire constitue un socle de connaissances et de savoirs thématiques plutôt d'ordre intuitif, fait de grandes tendances mais aussi de cas particuliers qui, quoiqu'il en soit, ne permet pas forcément d'avoir une vision globale raisonnée des dynamiques à l'oeuvre dans le Verdon d'aujourd'hui.

. en appui de ce savoir « d'expérience », le Parc a à disposition un ensemble de références (« savoirs d'expertises ») dont le but était alors de proposer des analyses raisonnées des dynamiques locales, notamment en matière socio-démographique. Or, ce corpus d'analyses commence à dater : que ce soit la thèse de sciences sociales centrée sur les dynamiques territoriales verdoniennes⁴, l'étude sur la manière dont la structure Parc est perçue par ses habitants au travers de sa politique culturelle⁵, ou encore les réflexions menées dans le cadre du conseil de développement du Parc du Verdon, les données traitées dans ces études ne semblent plus en phase avec ce que le territoire et ses acteurs donnent à voir aujourd'hui.

Dit autrement, le sentiment diffus que *des choses ont changé* dans le Verdon prédomine. Lesquelles ? De quelle manière ? Quelles sont les nouvelles dynamiques locales ? Les mouvements sociaux de ces dernières années, qu'ils concernent la montée en conscience des problématiques climatiques, environnementales au sens large, ou les dysfonctionnements sociaux contemporains (de type mouvement des « gilets jaunes ») ont-ils eu aussi des répercussions dans le Verdon ? Les grandes

⁴ Mathieu Leborgne, 2006, « *L'espace d'un oubli. Le rôle des mémoires collectives dans la construction du sentiment d'appartenance territoriale. Le cas du Parc naturel régional du Verdon* », thèse de l'EHESS, Marseille, 584 p.

⁵ Mathieu Leborgne, 2014, « *Le patrimoine comme vecteur identitaire ? Dynamique des cultures locales du Verdon, entre vie rurale et influence urbaine ou les identités verdoniennes « en creux »* », Etude pour la commission « culture » du PNR du verdon, 61 p.

partitions socio-démographiques⁶ mises en évidence jusqu'alors sont-elles encore d'actualité ?

Les quelques indices qu'on peut avoir, issus du terrain, laissent penser qu'une complexification des strates sociales et ses conséquences en termes de dynamiques locales sont à l'œuvre aujourd'hui. Le but de cette enquête sera donc d'en révéler certains pans.

Pour cela, l'entrée qui a été choisie a trait à la thématique générale des « modes de vie » : en effet, au travers de cette approche a priori généraliste, il nous a semblé qu'elle permettrait précisément de porter un regard ouvert sur les potentielles multiples configurations locales qu'accueillent aujourd'hui les territoires verdoniens.

I. Quelques éléments de cadrage pour l'étude des « modes de vie »

L'approche par les modes de vie que nous utiliserons dans ce travail vise donc à décloisonner le regard pour permettre une vision d'ordre *systémique* et non pas thématique. Pour cela, nous considérerons en effet, qu'au-delà des données classiques issues d'enquêtes statistiques de description des dynamiques locales (enquêtes de type « Consommation des ménages », « déplacements », ...), tenter de mieux comprendre les logiques systémiques sous-jacentes aux modes de vie (lesquels apparaissent ainsi comme les *conséquences* quotidiennes de choix dont il faudra définir les ressorts) passera par une réflexion sur *l'Habiter*⁷.

1. Le primat de l'Habiter dans la construction sociale des modes de vie

L'acception du concept de *l'Habiter* part du postulat de départ que :

Les choix (plus ou moins contraints) faits par les individus en matière de logement (localisation, type de logement, cadre de vie...), de consommation (alimentaire, culturelle, ...), de mobilité et de sociabilité (réseaux de connaissances, emplois,...) *ne sont pas descriptibles comme une juxtaposition de domaines constitutifs chacun d'une partie de la vie sociale : ces choix font système*. Et un des buts de l'enquête sera

⁶ On pense notamment à la bipartition « classique » entre les verdoniens natifs (« de souche ») et les « Autres », qui a longtemps été une des grilles de lecture du territoire.

⁷ Voir les travaux fondateurs sur la question de Michel de Certeau et Luce Giard (Michel de Certeau, Luce Giard, 1980, « *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire et 2. : Habiter, cuisiner* », éd. établie et présentée par Luce Giard, Paris, Gallimard).

de révéler la nature de ces systèmes, des liens qui les construisent, et pourquoi pas, des valeurs qui les guident.

Sur cette base et au vu des premières intuitions précédemment évoquées, nous poserons comme hypothèse première relative aux modes de vie ce que nous appellerons *le primat de l'Habiter*. Ce point de vue fait échos aux réflexions récentes menées notamment par le sociologue Bruno Latour et qui tentent de mieux comprendre les liens qui unissent trois phénomènes prégnants dans nos sociétés contemporaines occidentales : d'une part la dérégulation (et son avatar issu d'une représentation péjorative du phénomène qu'est « la globalisation » et que l'auteur appelle « mondialisation-moins »), d'autre part, l'explosion des inégalités (sociales, économiques) et enfin la négation, notamment par le politique, de l'existence d'une mutation climatique en cours. Pour Latour, une des manières de répondre à ce triple enjeu consiste à prendre au sérieux la dimension territorialisée (on pourrait presque dire « terrienne ») du vivre ensemble, bref « d'atterrir⁸ » : « *Est-il possible de faire entendre à ceux qu'enthousiasme encore la mondialisation-moins, qu'il est normal, qu'il est juste, qu'il est indispensable de vouloir conserver , maintenir, assurer l'appartenance à une terre, un lieu, un sol, une communauté, un espace, un milieu, un mode de vie, un métier, un savoir-faire ? Précisément pour rester capable d'enregistrer plus de différences, plus de points de vues et surtout ne pas commencer par en diminuer le nombre⁹.* » (Latour, 2017, p.26).

C'est avec cet horizon théorique que nous voudrions entrer dans les territoires verdoniens, en considérant qu'une de leurs caractéristiques importantes réside précisément dans leur capacité d'attraction de l'Habiter ; le primat de l'Habiter pourrait se définir ainsi :

Outre les dynamiques « dortoirs » rencontrées plutôt à l'ouest du territoire, on viendrait d'abord dans le Verdon pour y *habiter* (même si des parcours préalables d'adhésion existent : séjours de vacances, enfance...) et les autres dimensions de la vie sociale (au premier chef, le travail et l'emploi) ne viendraient qu'après. On aurait là une caractéristique propre aux territoires verdoniens¹⁰ de laquelle découlerait l'existence de certains modes de vie, eux-aussi, liés aux spécificités locales.

⁸ Bruno Latour, 2017, « Où atterrir ? Comment d'orienter en politique ? », La Découverte, 156 p.

⁹ Résultat du mouvement paradoxal d'uniformisation mis en œuvre par la mondialisation-moins (ndlr).

¹⁰ On notera au passage, et c'est un des paradoxes parmi d'autres, que si ce primat de l'Habiter constituerait un élément fort des dynamiques locales, la caractéristique centrale d'un grand nombre de Parcs naturels régionaux en Région Sud réside précisément dans le problème de l'accès au logement. Nous y reviendrons.

Cette spécificité ne peut aller sans contreparties, et notamment deux principales :
 . la nécessité d'être mobile (logiques de navettage)¹¹,
 . la nécessité de s'adapter aux conditions particulières de la saisonnalité verdonienne dans ce qu'elle a de précaire voire de rude ; on pense ici à ce qu'on pourrait appeler le syndrome du « passage du premier hiver ».

Et finalement, ne pourrait-on pas, en forçant le trait pour tenter de mieux décrypter les enjeux contemporains de ces territoires d'arrière-pays, s'interroger sur le fait que *les territoires du Verdon ne seraient pas pensés pour le travail autre que celui guidé par la nature des lieux*¹² ?

Certains indices statistiques (INSEE) viendraient corroborer cette hypothèse : en effet, une part majoritaire des nouveaux entrants dans le territoire est composée de deux types de catégories sociales : des retraités (phénomène soit de retour au pays, soit d'installation après la période active) et de jeunes, plutôt diplômés mais sans emploi.

N'est-on pas là en train de dessiner les premiers contours de la spécificité des nouveaux modes de vie verdoniens ? Pour aller plus loin dans leur compréhension, un autre élément mérite l'attention : la question du rapport à la **norme**.

2. Des modes de vie définis par leur rapport à la norme ?

C'est l'autre grande hypothèse que nous poserons :

Certains modes de vie, caractérisés par une grande adaptabilité aux conditions du milieu (*habitabilité d'un territoire*), se construiraient en partie sur un rapport à la norme et au système social en général de l'ordre de la *marge* et de *l'informalité*.

Ce que nous appelons ici « habitabilité » concerne les possibilités, conférées par les conditions d'un milieu (qu'elles soient sociales, économiques et/ou naturelles), d'installation des populations leur permettant ainsi d'être en prise avec leur territoire de vie.

Au fond, ce qui se jouerait dans ces rapports « décalés » à la norme (marge et informalité) ressortit à une tension fondatrice qui met en regard d'une part le modèle très général de l'économie marchande et d'autre part, les systèmes locaux. Cette

¹¹ Sur ce point, l'enquête du LEAD précédemment citée relève, *a contrario*, que seule une faible part de la population active serait concernée par ces logiques de déplacement. Là encore, la partition est/ouest du territoire joue sans nul doute un rôle.

¹² Nous entendons ici par « nature des lieux » la prégnance du substrat naturel qui caractérise les milieux verdoniens (ses paysages, ses ressources en eau, ses caractéristiques géomorphologiques...).

scission au sein des modèles économiques n'est pas récente. Certains auteurs, on pense notamment au philosophe italien Alberto Magnaghi¹³, ont analysé avec attention les rapports que ces modèles économiques pouvaient avoir avec précisément les milieux dans lesquels ils se sont « naturellement » épanouis ; en substance, les configurations territoriales de plaine ont permis le développement du modèle fordiste (grosse production centralisée et intensive s'appuyant sur les possibilités données par les espaces de plaines d'extension et de constitution de réseaux de distribution) ; à l'inverse, les territoires de montagne sont le fief d'une économie de la proximité, aux productions restreintes, plus en phase avec les conditions du milieu (et donc une attention à leur préservation) et aux réseaux de distribution très localisés : le modèle des circuits courts d'aujourd'hui.

Ce détour par les supports territoriaux des modèles économiques constitue le socle de compréhension d'autres modèles, en lien : ils sont d'ordre sociaux et sont à la base d'une description possible des modes de vie. Quels sont ces modèles et quels sont leurs ressorts ?

Leur point commun déjà évoqué est leur rapport décalé à la norme : des « ruses », des techniques économiques et sociales, bref, une intelligence avec le vivant au sens large construisent en effet l'architecture de ces systèmes dont l'économie (au sens de la rationalité de leur fonctionnement) laisse apparaître deux stratégies distinctes :

. La première, que nous appellerons « **l'adaptation sous contrainte** » vit les rapports au milieu de vie sur un mode mineur, défensif ou par défaut. Les trajectoires sociales, résidentielles et professionnelles qui les composent sont plutôt faites d'à-coups, d'échecs, de ruptures ou de changements contraints. Les notions de marge et d'informalité sont ici à prendre au sens fort : ceux « de côté », peu visibles.

. La seconde stratégie, nommée pour l'occasion « **l'inventivité du décalage** » vise plutôt les porteurs « d'une autre vie qui s'inventerait ici » selon le slogan (au conditionnel) des Parcs naturels régionaux ; la marge et l'informalité sont pris au sens quasi-artistique ; le principe de liberté qui le motive passe en effet par des processus et pratiques où création et invention sont les maîtres mots : ici, on est volontairement « en marge du système » et en construction d'autres choses. On pourrait, sous cet angle, considérer que ces postures choisies constituent les ferments de « ce qui pourrait bien *advenir*, demain »...¹⁴. Dans ce modèle, les questions liées aux rapports

¹³ Alberto Magnaghi est le chef de file d'un mouvement de pensée appelé « territorialiste » qui prône, en matière d'aménagement du territoire, un retour aux territoires locaux et aux conditions environnementales qui les caractérisent pour penser les échanges, qu'ils soient économiques mais surtout sociaux. Son manifeste « Le projet local » (2003, Mardaga ed., 123 p.) expose les bases de cette pensée territorialiste dont les racines remontent aux années 1970 mais formalisées par Magnaghi au début des années 2000.

¹⁴ Avec cette particularité d'être aujourd'hui en marge et rentrer progressivement dans une normalité future.

sociaux et environnementaux (de l'échelle locale à l'échelle de la planète) y prennent une place centrale.

« L'environnement est plus que paisible, sauvage, calme, dénué de pollution, ce qui n'est pas rien, et au niveau des habitants, par rapport aux habitants il y a une sorte de solidarité, une ambiance que j'avais trouvé en Ardèche au bout de 20 ans, ici tout de suite sur place ça s'est passé quoi. Je n'ai pas eu besoin de faire mes preuves comme ça avait dû se passer auparavant, bon il faut dire que j'ai été intégrée par ma copine, mais on a la même philosophie, du moins nous, on est un petit groupe d'une dizaine de personne, on a la même philosophie de vie, on aime la nature, on aime manger sainement, on aime protéger les animaux, l'environnement, on fait attention, on a une conscience pour protéger l'environnement comme beaucoup de gens de maintenant mais ça fait partie de nous, de notre fonctionnement quoi et la solidarité parce que dès que quelqu'un a quoi que ce soit ou a besoin d'aide on est là, moi on m'amène de la terre enfin on s'échange quoi, quand il y en a un qui descend à Digne il demande si j'ai besoin de quelque chose, je te remonte ci, je te remonte ça. » p.18

Sur le territoire, ces deux modèles cohabitent. Mais se croisent-ils ? Par quels autres modèles sont-ils complétés pour construire le quotidien verdonien d'aujourd'hui ? C'est en partie ce que l'enquête menée permettra de révéler.

II. Les premiers enseignements de l'enquête : des intuitions confirmées

1. Des profils sociaux très diversifiés

Une des ambitions (non avouée) de départ de l'enquête était de parvenir à mettre en évidence, dans une approche d'ordre culturaliste, LE mode de vie des territoires du Verdon. Ainsi, à chaque portion du territoire (régional par exemple) correspondrait UN mode de vie spécifique sur lequel les institutions, les organismes de gestion ou politiques publiques pourraient faire reposer leur choix de manière plus ciblée. Pourtant, très tôt dans l'enquête, ce n'est pas ce que le terrain révèle. Au contraire, on comprend vite qu'il s'agira de profils sociaux très diversifiés, constitués de trajectoires sociales elles aussi très diverses, qu'elles soient résidentielles ou professionnelles. Dit autrement, ce sont autant de manières de vivre dans le Verdon qui se sont exprimées au travers de la quarantaine d'entretiens réalisés.

Dès lors, il semblait clair que nous n'allions pas rencontrer des incarnations/déclinaisons **DU** mode de vie verdonien, mais bien plutôt un ensemble de rapports au milieu différenciés qu'il nous faudra raisonner. Et peut-être qu'une des premières manières de l'exprimer est de passer d'abord, non pas par les différences, mais par ce qui apparaît malgré tout comme des ressemblances.

Si le mode unique n'existe pas, ce que nous appellerons des Communs semblent-eux bien être présents, au travers des discours recueillis.

2. Des *communs* comme liants de la diversité

Inspirée des travaux fondateurs d'Elinor Ostrom¹⁵ sur le rôle des « commons » dans le champ de l'économie (notamment sur le rôle des formes et des droits de propriété), la notion de « commun » à laquelle nous nous réfèrerons ici étend son acception à une dimension sociale du vivre ensemble¹⁶.

¹⁵ Ostrom E. (1990), *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action*, New York, Cambridge University Press.

¹⁶ A la suite des travaux d'Ostrom, les *communs* ont aussi pu désigner les biens communs entendus sous le sens des ressources naturelles (air, eau, sol) que les collectifs à la fois politiques et sociaux sont supposés gérer. Leur caractéristique première est qu'ils n'ont pas de prix mais ils ont une valeur.

Un *Commun*, pour nous, se définira comme un ensemble de visions et de valeurs partagé par un groupe social ou un collectif, lequel peut potentiellement s’engager pour sa défense s’il sent que ce commun est visé ou atteint. Il peut s’agir de l’atteinte à un espace (par des projets d’aménagement par exemple), à une culture de groupe via la mémoire collective qu’il porte, à des pratiques (interdiction de la chasse ou d’activités de pleine nature par exemple).

Deux communs (au moins) sont apparus dans les échanges menés au cours de l’enquête :

. le premier *commun* a trait à une dimension intrinsèque des territoires du Verdon, que leur histoire a contribué à construire : ce sont les représentations sociale partagées « du Verdon ». En effet, la première évocation, unanime chez nos interlocuteurs, qui vient décrire le territoire-support de vie, tient en deux mots : « Le Verdon est un espace de **nature** et de **liberté** ». Il est intéressant de noter là que l’idée de liberté, évoquée précédemment dans une des modalités stratégiques du vivre ici (« L’inventivité du décalage ») semble pouvoir « passer les frontières » des modes de vie pour être partagée par tous. On le voit, derrière ce commun exprimé, fait à la fois de nature et de liberté¹⁷, se dessinent en creux les contours des potentiels engagements pour leur défense (atteinte à la nature quand on décide d’aménager tel ou tel site, restriction des libertés dans l’interdiction de tel ou tel type d’habitat...).

« Ici, c’est pas un lieu de passage, c’est une destination. (...) Et ce qui caractérise c’est le fait qu’il y a une certaine liberté quoi, une grande qualité de vie quand même, qu’on ne retrouve pas en ville. (...) Ici il y a des gens qui ont une forte personnalité, et c’est ce qu’il faut pour venir habiter ici, atypique c’est un grand mot, c’est un choix qui n’a pas été anodin de reprendre la ferme familiale mais c’est aussi un choix politique, je n’ai pas envie d’être intégrée totalement au monde capitaliste, on a une certaine liberté en vivant ici. » p.16

¹⁷ Nous reprenons les termes tels qu’exprimés dans les entretiens, sans entrer dans le débat sur l’exactitude ou non de ce qu’ils décrivent, y compris dans une de leur caractéristique problématique relative au fait qu’ils sont, l’un et l’autre, saturés de sens.

« La nature à l'état brut. Le mode vie aussi qu'on a ici qui correspond vraiment à ce qu'on est. Tu vois, quelque chose de tranquille : tes enfants peuvent faire du vélo sans que t'es à te soucier de quoique ce soit... De laisser ta voiture ouverte... De... Et puis le climat hein déjà aussi faut le dire. Et puis les sports : la randonnée, l'escalade. C'est un territoire qui offre quand même énormément de choses quoi. En termes de vie extérieure on va dire. » p.47

. Le second *commun* concerne les regards unanimes portés sur la place d'une des activités centrales permises par le territoire et ses caractéristiques : le **tourisme** et les pratiques qui en découlent. Au travers des discours recueillis, tout se passe comme si la prise de conscience collective qu'un seuil avait été franchi à la fois dans l'acceptation de l'Autre (ie. le visiteur) mais aussi dans la manière « classique » de l'accueillir.

« Les commerçants, t'as envie de leur dire mais quelque part c'est votre faute s'il y pas autre chose, parce que ce que vous proposez, enfin à mon sens c'est de la merde clairement, c'est dégueulasse. Il y a aucun artisanat mis en avant, il y a aucun truc local et puis vous venez juste prendre le fric. » p.67

Les incivilités qu'il génère, la saturation des équipements pendant la haute saison (qu'il s'agisse des routes, des villages, des services publics locaux, jusqu'aux stations d'épuration...) s'inscrivent pourtant comme la contrepartie (non-acceptée) d'un des socles économiques du territoire, nécessaire à son développement. Doit-on voir là un paradoxe de plus du Verdon contemporain ou plus simplement l'expression d'une demande de rationalisation/modération de cette activité qui pourrait se résumer à cette phrase plusieurs fois entendue pendant l'enquête : « le tourisme « Oui », mais pas à n'importe quel prix ».

« En ce moment (juillet)... les routes elles sont un peu... un peu, bondées quoi... Les gens font un peu n'importe quoi, les camping-cars qui s'arrêtent dans les virages pour prendre une photo, c'est des gens qui sont pas responsables, quoi qui se rendent pas compte de ce qu'ils font quoi... ils se croient tout seul... Y'a un autre soucis c'est que... y'a beaucoup de gens, urbains qui viennent ici et qui pensent, qui peuvent aller dans tous les prés que c'est que ça appartient à personne quoi...et nous on est en train de faire les foins en ce moment, l'herbe faut pas l'abimer c'est c'est... c'est notre récolte pour l'hiver... les gens qui se permettent de rentrer avec la voiture dedans qui se permettent de couper à travers champs et tout... C'est pas respectueux mais, mais en fait je suis pas sûr qu'ils s'en rendent compte, je pense qu'ils sont complètement détachés de cette vie-là quoi... » p.43

Un professionnel du tourisme confirme :

« Du 15 Juillet au 15 Août, on le vit mal hein. Clairement. Mais c'est aussi une question d'infrastructure, une question de tout ça qui fait que... je veux dire tu prends ton vélo l'été ici c'est possible de circuler. Une année on vivait un peu plus loin, du coup moi je préférais faire 35 minutes à pied que d'essayer de prendre la voiture parce que t'as pas de stationnement, il y a pas d'aménagement. » p.66

Nous ajouterons deux remarques après cette description des communs révélés :

- La première a trait aux liens qui peuvent exister entre ces deux communs : en effet, comment ne pas entrevoir l'existence possible d'une fonction (déstructurante) qui les relie : ce seuil atteint dans l'acceptation de la pratique

touristique ne peut-il pas en effet être envisagé comme une des actions majeures d'atteinte à la fois à la nature locale (déchets estivaux par exemple, ou piétinement/surfréquentation des sites) et à la liberté de ses habitants (soit par les entraves concrètes à la vie quotidienne qu'elle génère, soit par, dans une vision marxiste des rapports de production et de classes, le sentiment d'aliénation économique que provoque le mode de fonctionnement du marché touristique fait de saisonnalité, d'économie souterraine et de ce qui ressemble parfois à une exploitation moderne de la force de travail¹⁸ ?

- La seconde remarque concerne la manière dont l'existence de ces communs est rendue possible au sein des collectifs territorialisés. Puisqu'au-delà de ce qui serait « une idée dans l'air du temps », partagée progressivement par tous pour atteindre le statut de commun, certains outils semblent bien jouer un rôle dans le concernement global qui caractérise les communs et la circulation de leur contenu. On pense ici aux technologies numériques de partage et de mise en réseau qui, pour certains acteurs du territoire au moins, semblent jouer un rôle majeur, à la fois de regard possible sur l'Ailleurs (au-delà du Verdon), de « désenclavement physique par le numérique » (« je fais venir à moi des gens que je ne rencontrerais pas sans ça »). L'étude précise de cette dimension-là des dynamiques (numériques) des territoires verdoniens resterait à faire puisqu'elle n'a pas fait partie des objets traités dans l'enquête.

3. Des caractéristiques attendues du territoire

Au-delà des communs, deux grandes caractéristiques sont décrites par nos interlocuteurs, là aussi de manière quasi-unanime. On ne parlera pas ici de communs, mais plutôt de vécus ou de sentiments partagés par un grand nombre d'habitants rencontrés. Il s'agit :

. d'abord de la question déjà abordée du **logement** : si les prix sont considérés comme moins élevés qu'en ville¹⁹, la problématique de la difficulté d'accès au logement semble bien présente à l'esprit de nos interlocuteurs.

¹⁸ Un employé d'une structure de rafting nous confiait que son salaire mensuel en été avoisinait les 2000 euros, sachant que seuls deux jours par semaine sont travaillés, calés sur les lâchers de barrage EDF (au tarif de 15 euros de l'heure en été pour l'accueil ou « 30 euros de la navette » (descendre chercher les touristes après la cession et les remonter avec les bateaux) à hauteur de 8 à 9 navettes par jour). Entre 20 et 25 structures de rafting coexistent en été à Castellane, dont une majorité d'indépendants qui n'ont pas leur siège à Castellane.

¹⁹ Il faudrait à ce sujet faire l'enquête puisque certains sites dans le Verdon atteignent sans nul doute des prix de l'immobilier locatif et en propriété aussi élevés si ce n'est supérieur « qu'en ville » (mais les villes sont multiples). On pense par exemple aux hauts lieux touristiques du territoire tels que Moustiers-Sainte-Marie par exemple. Par ailleurs, et là encore l'enquête serait à faire, l'économie domestique de la location temporaire (du type Airbn'b) a sûrement eu aussi, comme dans d'autres régions, un impact

« C'est un côté chiant ici, c'est le logement, il n'y a pas de logement de location pour l'instant, il va y avoir des logements municipaux, enfin deux ici, mais pour l'instant il n'y a rien à la location, on a démarché toutes les résidences secondaires, c'est un peu chiant quand on habite ici, qu'on veut avoir un logement, c'est que des maisons vides, dans le Verdon, je crois que c'est 50 % de résidences secondaires, et heu donc voilà on a un peu démarché tout le monde, mais forcément même si les gens ne viennent presque jamais ils ont envie de pouvoir venir quand ils le veulent, et c'est aussi compliqué pour eux de se lancer dans de la location, c'est vrai que ça a un côté un peu rageant mais bon, et du coup là c'est vrai que début juillet ça va être compliqué, il y a une petite maison, une cabane beaucoup plus petite que ça, c'est une cabane en bois en fait au-dessus de chez mes parents, ça va nous faire une chambre, et avec un terrain pour que les potes puissent mettre leur tente. » p.11

Le système D prévaut quand les conditions ne permettent pas l'installation, y compris au détriment ... de la citoyenneté locale :

« Ici, ça court pas les rues hein... c'est vraiment le problème d'ici, c'est que y'a rien de disponible... y'a rien rien de disponible... et... après y'a plein de maisons vides... y'a énormément de maisons vides, au début on devait se mettre en colocation avec des amis, moi et un autre, on avait un budget de huit cent euros c'est pas négligeable... et non. On s'est fait claquer la porte au nez pour toutes les maisons qui sont vides... personne n'a voulu de nous... Là au mois de juillet j'ai une location je suis enfin... ben j'ai enfin une adresse parce que j'ai pas d'adresse depuis que je suis arrivé ici il y a 4 ans... j'ai pas, j'ai pas le droit de vote... je participe pas à la vie du village je me je suis pas officiellement habitant d'ici... là, à partir du premier juillet je suis enfin... enfin habitant d'ici... voilà donc ça va être un bon progrès quand même parce que surtout en 2020 y'a les élections. (...) J'ai construit un chalet un petit chalet en bois mais, c'est chez eux quoi c'est pas à moi quoi. C'est un chalet que j'ai récupéré... qu'un ami avait construit, autour du lac de Sainte Croix et... donc ça je l'ai récupéré je l'ai remonté ici mais ça ne m'appartient pas. (...) Après quand je travaillais chez L, il me logeait... aussi pareil... Il a deux mobiles-homes... de village nature... et c'est ces mobiles-homes là que... qui vont être ma nouvelle adresse, parce que j'ai un colocataire qui vient d'arriver aussi... un ami aussi d'enfance... qui vient de débarquer. » p.31

« Trouver un logement c'est très très compliqué. Ben acheter déjà t'y penses même pas. Les tarifs sont pas du tout abordables. Ben 80 mètres carré c'est minimum 200 000 euros ... Nous on vient de la Mayenne et 80 mètres carrés on l'a pour 60 000 euros. Et puis en location tout appartient aux mêmes personnes. Ils ont pas besoin d'argent... Donc ils sont pas pressés pour vendre ou quoi donc ça coûte une blinde. Les logements sont hyper vétustes. Le peu de logements que tu trouves c'est quelque chose qui est indécent. Donc les saisonniers les prennent parce qu'ils pas le choix l'été. Mais c'est indécent. Nous les quatre étés précédents, on logeait en camion, c'était aussi notre mode de vie. C'était quelque chose qu'on aimait beaucoup. Et même ça tu trouves difficilement. Et en fait, même si tu demandes en camping... Donc il y a vraiment un gros souci ici aussi d'offre de logements. Malgré les réseaux de connaissance, malgré le fait que j'allais tous les 15 jours à l'office du tourisme parce qu'ils ont une liste des propriétaires d'ici qui donnent... Malgré ça, il y avait rien qui était déjà abordable ou alors voilà... ce qui est à peu près clean, c'est des choses qui sont inabordables. Demander 850 euros par mois. Les propriétaires, ils préfèrent louer 3 mois l'année à des touristes... Ou alors ils préfèrent louer à la semaine. Donc en fait l'offre pour les gens qui veulent s'installer, elle est vraiment vraiment pauvre. Et ça fait partie des problèmes d'ici et on en parle avec des amis qui sont aussi ici, c'est que l'accès au logement il est hyper compliqué. Et que si accès il y a et ben il est inabordable, en tout cas pour des gens comme nous. Ça peut être décourageant pour des gens qui veulent s'installer... » p.50

sur le prix des loyers ; des témoignages, issus de saisonniers en quête de logement temporaire, sur une commune comme Castellane par exemple semblent l'attester.

Les travaux de la commission « économie » du Parc avaient d'ailleurs pu pointer, il y a quelques années déjà, ces effets sur certains aspects du dynamisme économique local : comment en effet pouvoir développer un projet économique local (de quelle que nature que ce soit) alors que le premier des critères d'installation n'est pas assuré, le logement. Enfin, au-delà de la pénurie (phénomène qu'on retrouve d'ailleurs dans l'ensemble des Parcs de la Région Sud²⁰), la mauvaise qualité du Parc locatif est souvent relevée par nos interlocuteurs. A ce sujet, une réflexion est en cours au sein de la commission « Energie » du Parc sur les possibilités de mieux isoler un certain nombre de logements, véritables passoires énergétiques, notamment en ce qui concerne les centres-bourgs (Riez par exemple).

²⁰ Doit-on voir là une des conséquences de l'histoire de l'implantation des PNR en région Sud ? Vaste bande d'arrière-pays (voir la carte des PNR en Région Sud), au départ pensée comme « zone de récréation », « poumon vert » d'une métropolisation régionale, la ligne des Parcs (de l'Italie à la vallée du Rhône) est aujourd'hui soumise, plus que d'autres secteurs de la Région, à cette pression urbaine croissante. Celle-ci s'inscrit en parallèle d'un mouvement ancien de gestion de l'urbanisation des territoires des Parcs dans lesquels des choix de préservation des espaces ont été faits, dont la pénurie d'offre de logements est la conséquence directe.

PARCS NATURELS RÉGIONAUX de Provence-Alpes-Côte d'Azur



. L'autre caractéristique attendue qui ressort de l'enquête (ainsi que des questionnaires LEAD) a trait à un autre manque du territoire et dont les effets se font ressentir lourdement dans les quotidiens de ses habitants : **le manque de services et**

d'équipements de proximité. Cet état de fait ne représente pas une caractéristique propre au Verdon. Il concerne l'ensemble des territoires ruraux de France, soumis à une politique nationale de rationalisation des services publics ; Michèle Gastaldi, maire de la commune de La Palud-sur-Verdon première témoin de cette dégradation puisque première magistrat depuis près de 30 ans, n'a d'ailleurs pas manqué d'alarmer Emmanuel Macron sur ce point, lors d'une séance du Grand Débat organisée le 7 mars dernier à Gréoux-les-Bains.

« J'ai dû démissionner de cette activité puisque mon compagnon reprenait le travail à la base de rafting ici et qu'on a aucun mode de garde pour nos enfants. C'est un des énormes soucis qu'on rencontre ici. C'est vraiment catastrophique. Donc du coup quand on travaille tous les deux ben on a les enfants ici à la base. Parce qu'on a pas de moyens de garde et ça c'est vraiment vraiment contraignant c'est un des gros soucis qui fait qu'on se demande si la vie ici va pouvoir... Enfin tu vois si on va pouvoir... y rester. Et ça c'est la phase première du problème parce la phase d'après jusqu'au collègue à priori ça va à peu près bien. C'est après que ça se recomplexifie. » p.48

« Est-ce ainsi que les gens vivent ? »²¹

Entre pénurie de l'offre de logement, vétusté d'un parc locatif de centre-bourg, et déficit des services publics locaux, la vie au quotidien dans le Verdon ainsi décrite caractériserait plutôt une ambiance de territoires déprimés qui se dépeuplent. Pourtant, dans le Verdon, ce n'est pas le cas. Les gens y vivent, y restent²², rejoints chaque année par de nouvelles couches de populations ; vivre ici n'est donc pas anodin. Comment mieux comprendre ces quotidiens qui apparaissent contraints ? C'est sûrement en allant chercher au-delà de ces évidences locales qu'un début de réponse naîtra.

²¹ Paraphrasant le poème d'Aragon (« Est-ce ainsi que les hommes vivent ? »), titre d'une exposition du photographe documentariste Jacques Windenberger sur les conditions sociales et de vie d'habitants du grand sud-est de la France de 1969 à 2002 (« Est-ce ainsi que les gens vivent ? Chronique documentaire (1969-2002) », 2005, Editions Parenthèses).

²² On l'a vu, certains en repartent aussi.

III. Au-delà des évidences : paradoxes et complexités de la modernité dans le Verdon

« Paradoxes » et « complexité » pourraient en effet résumer ce que l'enquête sociologique auprès des habitants du territoire aura révélé. On pourrait préciser : si l'on parle de complexité, c'est précisément que celle-ci repose sur un certain nombre de paradoxes ou de contre-intuitions ; comme autant d'éléments nouveaux qui caractériseraient ainsi ce que nous appellerons « la modernité verdonienne ». Quels sont-ils ?

Il nous semble que deux mouvements principaux la constituent :

- Un premier, d'ordre spatial, qui se base nous le verrons sur les caractéristiques géographiques et spatiales du territoire ; la question urbaine n'est pas loin.
- Un second, plutôt d'ordre social (voire générationnel), qui montre à la fois les croisements foisonnants de trajectoires sociales mais aussi, en corollaire, un phénomène de complexification des strates sociales sur le territoire.

1. L'ordre spatial : jeux d'échelle et questions urbaines

Quelle pourrait être la clef de lecture, porte d'entrée de compréhension de ces territoires verdoniens ? On l'a vu, la question urbaine constitue le contexte structurel spatial de ces territoires de frange. C'est la raison pour laquelle nous adopterons ici une lecture du territoire qui appréhende l'*(hyper-)ruralité* comme l'autre face de l'urbain. Il ne s'agit pas ici d'oppositions territoriales avec pour chaque partie des logiques propres, mais bien plus une question de dynamiques liées : comprendre ce qui se passe dans le Verdon, c'est aussi comprendre ce qui se joue dans la (les) métropole(s) qui le bordent.

Et pour mieux comprendre le phénomène urbain, c'est par son inverse qu'on entrera ; les premières caractéristiques du territoire précédemment évoquées laissent en effet entrevoir certains des éléments constitutifs de ce que certains spécialistes du monde rural appellent l'**hyper-ruralité**²³. En 2014, une de ses définitions, données par les chercheurs du CESAER²⁴, laboratoire de l'INRA-Agrosup Dijon, avance :

²³ Voir notamment à ce sujet le rapport du sénateur de Lozère Alain Bertrand intitulé « *Hyper-ruralité* », remis à Sylvia Pinel, ministre du logement en juillet 2014.

²⁴ CESAER : Centre d'économie et de sociologie appliquées à l'agriculture et aux espaces ruraux.

« Le concept d'hyper-ruralité se distingue entre autres par la faible densité de population (seulement 5,4% de la population française sur 26% du territoire), par le vieillissement, l'enclavement, les faibles ressources financières, le manque d'équipement et de services, le manque de perspectives, la difficulté à faire aboutir l'initiative publique ou privée, l'éloignement et l'isolement sous toutes ses formes. L'hyper-ruralité concerne 250 bassins de vie en France. »²⁵

Les territoires du Verdon ne peuvent ici que s'y retrouver. Pourtant, si la notion d'hyper-ruralité proposée dans le rapport Bertrand semble décrire de nombreuses réalités rurales vécues, elle a aussi fait émerger un débat vif sur cette vision « victimisante » de ces portions de territoires nationaux. D'autres voix se sont en effet élevées pour nuancer, ou complexifier ces constats, au point d'en faire une notion polémique au sein du monde de la recherche. C'est ce que mettent en avant les travaux du géographe lyonnais Samuel Depraz sur « la France des marges »²⁶. L'auteur montre en effet que les représentations sociales du « rural profond », « la désertification des campagnes », « la diagonale du vide »²⁷ masquent en fait d'autres mouvements au sein de ces espaces caractérisées, au contraire, par leur recomposition rapide ou de nouvelles bases économiques attractives notamment pour les néo-résidents. Ce point de vue repose sur une vision plus complexe de ces quotidiens ruraux : comment concilier difficultés structurelles réelles (enclavement ou éloignement aux services par exemple) et les dynamiques émergentes elles aussi réelles qui sont au principe de ces territoires de marge ? Cette situation **paradoxe** est ici au cœur de l'analyse ; c'est précisément ce que nous avons rencontré dans le Verdon.

Le point de départ, donnée de base de l'analyse, est basé sur la question démographique ; dans une approche inspirée des travaux initiés par le sociologue Emile Durkheim et développés par son élève Maurice Halbwachs²⁸, nous nous baserons sur la définition de ce que ces auteurs ont appelé en leur temps, la **morphologie sociale** : il s'agit d'une « étude qui porterait sur la forme matérielle des sociétés, c'est-à-dire le nombre et la nature de leurs parties, et la manière dont elles-mêmes sont disposées sur le sol, et encore, sur les migrations internes et de pays à pays, la forme des agglomérations, des habitations... ce qui, dans les sociétés, empruntent davantage les caractères des choses physiques : étendue, nombre, densité, mouvement, aspects quantitatifs, tout ce qui peut être mesuré et compté. »²⁹.

²⁵ <http://mediatheque.inra.fr/media/detail/261282/private>

²⁶ Samuel Depraz, 2017, « *Penser les marges en France : l'exemple des territoires de « l'hyper-ruralité »* », Bulletin de l'association de géographes français, 94-3, pp.385-399.

²⁷ On peut aussi ici renvoyer au dernier article de l'économiste de l'INRA, spécialiste des conflits dans le monde rural, André Torre, qui pointe le regard parfois décalé que le grand public peut porter sur ces espaces ruraux idéalisés ou fantasmés, au travers notamment de « l'affaire du coq Maurice » à l'île d'Oléron : <http://www.slate.fr/story/184608/coq-maurice-bruits-campagne-vision-fantasmee-ruralite>

²⁸ Maurice Halbwachs, 1938, *Morphologie sociale*, Armand Colin, 208 p.

²⁹ Emile Durkheim, 1894, *Les règles de la méthode sociologique*, Revue philosophique.

Cette définition du rapport des communautés humaines à leurs territoires de vie éclaire en partie le schéma que nous aimerions questionner pour la compréhension des phénomènes sociaux à l'œuvre dans le Verdon. Dit autrement, les entretiens menés et les observations qui ont pu être faites au cours de l'enquête laissent penser qu'un des éléments clivant dans la partition Est-Ouest du territoire est précisément relatif aux modes de vie qu'on y rencontre : les morphologies sociales Est/Ouest s'afficheraient là assez clairement et qu'on pourrait résumer ainsi :

. à l'Ouest du Parc, le dynamisme démographique (quantitatif) dû à la proximité d'avec les centres économiques urbains proches (et moins proches) aurait pour conséquence un développement caractéristique du modèle « dortoir » dans lequel les rapports sociaux sont régis par un individualisme prégnant.

. à l'Est du Parc, les dynamiques démographiques sont stagnantes, l'éloignement aux pôles urbains a créé les conditions (contraintes) d'autres modes d'organisation des sociétés locales : l'individualisme ne semble plus jouer le rôle qu'il a à l'Ouest mais d'autres modèles se développent basés sur l'entraide et la constitution de collectifs territorialisés.

On aurait là une des premières illustrations de cette complexité territoriale verdonienne évoquée précédemment. Toujours sur la base de la partition géographique du territoire, tentons de mieux décrire l'ordre spatial, première composante de cette complexité.

L'Ouest contre la ville, tout contre³⁰

Le premier point qui mérite l'attention est lié aux jeux d'échelles territoriales qui traversent les territoires du Parc. Elles les traversent « en interne », à l'échelle micro-locale, mais aussi à l'externe, dans les dynamiques régionales (et au-delà) dans lesquelles le Parc-territoire est inséré.

Le premier jeu, interne, permet de comprendre que si le territoire du Parc est souvent évoqué au pluriel (« les territoires du Parc »), ce pluriel repose sur un premier type, historique, de disparités : il s'est agi, dans le courant des années 1990, lors de la construction du Parc, de trouver une « cohérence dans la diversité » à cette portion de territoire, un peu oubliée, entre le haut-Var et les Alpes-de-haute-Provence. Le lien (liant) était simple : la rivière Verdon, très vite appelée « colonne vertébrale » du futur territoire-Parc, permettait en effet de relier sept sous-territoires, dits aussi « zones paysagères » assez distinctes les unes des autres ; du plateau de Valensole au secteur

³⁰ Nous insisterons dans ce paragraphe sur la double signification que recouvre cette expression « tout contre », dont l'auteur originel est Sacha Guitry et son célèbre « *Je suis contre les femmes, tout contre* ».

de moyenne montagne du haut-Verdon, le pluriel s'est vite imposé. Pourtant, ce n'est pas de ce pluriel dont nous parlerons ici mais plutôt, à une échelle encore plus infra, de la manière dont sont vécus les quotidiens des habitants de ce territoire. Et ce qui frappe le plus est l'étonnante diversité (disparité) des vécus alors même qu'ils s'épanouissent dans un même secteur géographique. « Ce qu'on vit à La Palud n'a rien à voir avec ce qu'on vit à Castellane ou même à Rougon », communes pourtant proches les unes des autres. En d'autres termes, si l'on parle de diversité ou de territoire pluriel en évoquant le Verdon, c'est à cette échelle-là qu'il faut descendre si l'on veut la cerner. Cette remarque est d'ordre méthodologique, elle relative les constats qui peuvent être faits (y compris ici !) en termes de grandes partitions territoriales. Certes, l'Est et l'Ouest du Verdon sont sûrement différents, mais à l'intérieur même de ces Est et Ouest, d'autres disparités existent, qui viennent peut-être valider le fort individualisme communal comme caractéristique historique de ces territoires.

A l'autre extrême, c'est l'échelle des grandes dynamiques régionales qui joue. Comprendre ce qui se passe dans le Verdon, c'est aussi ouvrir l'œil sur le(s) contexte(s) dans le(s)quel(s) il est inséré. On a parlé des influences métropolitaines (« ce qui pousse », on parle souvent de « pression métropolitaine »), mais on peut aussi parler des flux (« ce qui traverse »), qu'ils soient intermittents ou réguliers, saisonniers ou non. On retrouve ici la problématique elle aussi historique de ce territoire de transhumance, entre la Crau et les Alpes, territoire de colportage et de mixité du passage ou de référence à d'autres territoires de comparaison ; à ce titre, et nous y reviendrons, deux territoires sont revenus souvent dans les discours : la Bretagne et la Drôme. Chacun d'eux incarne un « idéal à distance » pour les interlocuteurs qui les mentionnent : celui de la qualité des relations sociales d'une part, et celui d'une nature inspirante, synonyme de liberté (déjà évoquée) et aussi d'innovations possibles (on pense ici au succès de l'innovation démocratique mise en œuvre dans la petite commune de Saillans, dans la Drôme, par une liste citoyenne aux élections municipales de 2014³¹). Ces deux exemples illustrent l'autre nature de ce qui circule et traverse les territoires, y compris le Verdon : les idées et les innovations d'ailleurs.

La complexité des Verdons d'aujourd'hui, c'est donc aussi de parvenir à faire jouer ces échelles, du zoom micro-local à la focale régionale, en passant par les courants d'idées, de valeurs et de pratiques qui imprègnent le territoire, souvent en y laissant des traces.

Mais ce qui imprègne d'abord l'Ouest du territoire reste bien la question urbaine au sens large. C'est par le prisme urbain que certaines lignes de force (et de faiblesse) de cette partie-là du territoire se font jour. C'est par lui qu'on peut mettre en évidence

³¹ Pour plus d'informations, voir notamment <https://reporterre.net/A-Saillans-les-habitants-reinventent-la-democratie>

(révéler) certaines manières d'être et de penser de ceux qui y vivent : certains modes de vie.

On peut ainsi considérer que le secteur Ouest du Parc s'apparente à ce que certains géographes appellent « une zone de transition », transition entre l'urbain et la campagne. Et à cette zone de transition correspondrait, en langage sociologique, un « *habitus* » de transition. De quoi s'agit-il ?

Littéralement « manière d'être » en latin, *l'habitus* a été développé par le sociologue Pierre Bourdieu³² pour décrire « les apprentissages (formel ou informels, dits ou non dits) qui forment, inculquent des modèles de conduite, des modes de perception et de jugement, au cours de la socialisation. (...) L'*habitus*, système de disposition acquise, est la capacité d'engendrer des pratiques. ». En d'autres termes, *l'habitus* forme un patrimoine social et culturel qui s'exprime dans les pratiques quotidiennes lesquelles sont le résultat, à la fois d'une posture individuelle (choix personnel) et aussi d'un statut social (contrainte de l'appartenance de classe). Il est ainsi au principe des conduites ordinaires, les rend automatiques et impersonnelles, « signifiantes sans intention de signifier ». Il se voit imposé par l'« ordre social », de manière structurelle, et se voit reproduit par chacun des acteurs qui en permettent le maintien de manière conjoncturelle.

Souvent ancré dès les débuts de la vie (milieu de naissance, éducation), *l'habitus* se construit tout au long du parcours des individus, et en fonction de leur choix. Et celui de venir habiter dans le Verdon en est un. Quels en sont les déterminants ? Un parmi d'autres se dégage : **le choix de la proximité de l'urbain**. Peut-on aller jusqu'à dire, en contrepoint, qu'il s'agit d'un choix rural par défaut ? Ce qui est certain, c'est que l'*habitus* qui le sous-tend donne à voir (et à entendre) une position particulière des rapports ville/campagne : **c'est le choix d'être à la campagne (envisagée ici comme un cadre de vie) mais non loin de la ville. Dit autrement, c'est le choix de la non-ville (« contre la ville ») mais proche d'elle (« tout contre »)**. C'est le choix de la *fuite urbaine* mais aussi finalement et en même temps celui de la *tentation urbaine* ; puisque, pour certains, après avoir *résisté au territoire* (et à ses contraintes), le retour à la ville s'impose, avec toutes les promesses qu'elle offre : accès aux services, offre culturelle, densité sociale, anonymat de la ville³³.

Ces choix vont ainsi déterminer des pratiques et comportements (l'*habitus* comme clef d'une théorie de la pratique).

Vont alors se dessiner les contours d'un certain nombre de **profils sociaux** qu'on rencontrera, *statistiquement*, plus souvent dans cette partie-là du territoire. Quels sont-ils ?

³² Pierre Bourdieu, 2000, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Editions du Seuil.

³³ Sur ce point, voir le très bel ouvrage de Georg Simmel : « *Les grandes villes et la vie de l'esprit* » (2013, Payot), réédition d'un essai du sociologue allemand datant de 1902, d'une très grande modernité de pensée quant à la dépersonnalisation à l'œuvre dans les métropoles.

a) Le territoire comme support du cadre de vie ou l'opportunisme de l'Habiter rural

Le choix est ici déterminé par les aménités promises par le cadre de vie. On retrouve là l'effet des représentations sociales d'un espace rural fantasmé. Cette « présence au rural » ne constitue, dans ce cas, que le vernis d'un mode de vie qui reste orienté vers l'urbain et ce qu'il procure : que ce soit en termes d'emplois (on vit ici mais on travaille dans les bassins d'emplois extérieurs, Aix, Marseille...), d'offres de services (culturels, médicaux...) mais aussi relationnels (les réseaux de sociabilité se sont construits avant et ailleurs et on y reste connecté). Dans cette configuration, c'est le rapport à l'emploi qui prime. On a là une des descriptions de la construction de territoires-dortoirs déjà évoqués dans lesquels les modes de vie restent orientés hors de la ruralité locale, de son histoire et de ses codes.

b) Une carrière professionnelle en mode mineur

L'autre type de profil social rencontré dans ce secteur du Parc est celui de ceux qui ont fait le choix de venir vivre ici en acceptant la contrepartie d'une inadéquation possible entre leur emploi (ou secteur d'activité) et leur milieu de vie. Contrairement au profil précédent, on pourrait dire que c'est le territoire qui l'emporte sur l'emploi. Les conséquences de cette posture peuvent être importantes pour les trajectoires professionnelles des individus concernés : elles sont sous le signe de l'adaptabilité, avec trois modalités distinctes. Il s'agit soit d'un changement de secteur d'activité pour adapter la demande à l'offre locale d'emploi ; soit d'un sous-emploi résultant d'une surqualification par rapport à l'offre ; soit plus drastiquement, le non-emploi envisagé ici comme une conséquence du déficit d'un certain nombre de services locaux qu'il faudra pallier par le dégagement de temps libre, notamment en ce qui concerne les transports. Le cas de la trajectoire professionnelle de cette mère de famille résume, en un seul cas, l'ensemble de ces modalités.

Le sentiment général qui émane de ces situations locales est celui de modes de vie vécus sur le mode du déclassement lié à ce que le territoire parvient à offrir, ou non.

c) La figure de l'absent

Enfin, dernière modalité, par définition souvent oubliée puisque non incarnée : celles et ceux qui ont fait le choix de ne pas venir s'installer. Le calcul se fait précisément sur ce que le territoire permet ou pas. Il s'agit là de profils sociaux qui envisagent le dytique emploi/mode de vie comme indissociable. Ce sont plutôt des classes sociales aux exigences élevées qui ne se projettent pas dans les dynamiques locales du territoire. On pense évidemment à des professions telles que les médecins ou cadres supérieurs dont l'absence sur le territoire renforce le déficit structurel de services ou compétences professionnelles. Le cas emblématique de la commune de Valensole en

pendant longtemps quête de médecin en est l'illustration la plus parlante. Gérard Aurric, maire de la commune, décrit la situation ainsi :

« Ceux qui rentrent sur le marché choisissent l'endroit le plus confortable. Quand on leur parle de ruralité, ils ont l'impression qu'on va les faire travailler jour et nuit ! Ce n'est pas vrai ! (...) Ça fait plusieurs années qu'on sait que ça va arriver, donc on a cherché. On a un médecin qui veut venir mais pas seul. On doit en trouver un deuxième. On fournit le logement, on met à disposition un local exonéré de loyer. Sans solution, on est passé par un cabinet de recrutement. On a trouvé une Roumaine de 44 ans qui parle français, anglais, italien et espagnol. Elle veut venir exercer dans notre région. J'ai bon espoir de concrétiser sa venue à l'automne ou en début d'année 2020. On espère ainsi installer les deux médecins. (...) Il faut arrêter de penser que la ruralité c'est l'enfer. Quand on la choisit, on s'y trouve plutôt bien. Nous sommes impuissants. » (juillet 2019)

Les profils sociaux que nous venons de décrire contribuent à relativiser l'image d'un dynamisme démographique fort dans cette partie Ouest des territoires du Parc. L'enquête qualitative permet en effet d'entrer dans ces échelles infra-territoriales pour décrire, au-delà des représentations collectivement admises, des quotidiens sous contraintes. Qu'en est-il à l'Est du Parc cette fois ? On l'a vu, éloignement, enclavement, faible dynamisme démographique et mono-activité touristique caractérisent globalement ce secteur qui correspond aux critères évoqués de l'hyper-ruralité. Quels sont les enseignements de l'enquête à propos des modes de vie qui s'y déploient ?

2. L'ordre social : vers de nouveaux modes de sociabilités ?

A l'Est « du nouveau » ?

Quels sont les ressorts territoriaux à l'œuvre dans cette partie-là du Parc ? D'autres ressorts territoriaux à l'Est ? Les images (représentations) et les chiffres qui la décrivent sont assez clairs : c'est le grand secteur enclavé du Parc, éloigné des grands pôles urbains qui enchâssent le Parc. « Ici, on est loin de tout » nous résume un de ses habitants. Pourtant, au-delà (ou à côté) de ces « contraintes de l'éloignement de tout », il semble que des **stratégies d'adaptation** soit à l'œuvre, des petits arrangements sont trouvés, des modes de vie s'y déploient qui dépassent les blocages ou les rigidités apparentes. Pour résumer ce qui s'y passe, les paroles de ces habitants du secteur lèvent une part de voile sur ce qui se met en place à l'Est du Parc, entre

conscience des contraintes et argumentation qui permet peut-être aussi de s'y conformer, avec toujours le modèle urbain en contrepoint :

« On est à la fois loin et proche de tout. Loin des hôpitaux à La Palud ? En hélico, on y est en 15 minutes, plus vite qu'en ville »

Ou encore,

« les transports publics sont défaillants mais ça permet aussi d'être tranquille », « avec internet et les réseaux sociaux, mes clients viennent jusqu'ici, de partout ».

« C'est ça qui est marrant avec Blieux, c'est que tu as l'impression que tu as un isolement total, aussi bien avec la Vallée de l'Asse qu'avec la vallée du Verdon mais que finalement c'est loin sans trop être loin, après tu mets 1h pour Moustiers alors que c'est à 12 km à vol d'oiseau, c'est un peu paradoxal mais au final on est loin, en étant relativement proche, 1h30 d'Aix en Provence, 2h de Marseille. » p.11

« Le sentiment d'enclavement ? Moi je ne le ressens pas, voir même je le recherche, sinon je ne serai pas venu vivre ici, moi je n'ai pas envie d'avoir du bruit ou trop de monde autour de moi, pour moi c'est positif. » p.19

« J'ai trouvé mon équilibre, je fais ce que je voulais faire depuis longtemps, après oui avant d'arriver, les gens que je connaissais en ville me disait « t'es folle, pourquoi tu vas là-bas, il n'y a rien » mais justement moi, c'est quand il n'y a rien que je vois qu'il y a tout, pour moi il y a tout. Les oiseaux qui viennent là, pour moi, c'est important, le silence c'est quelque chose pour moi qui est hyper important. » p.26

Y compris, quand l'installation sur place correspond à une trajectoire de rupture (notamment par rapport à la ville) : la thématique du refuge et de la retraite (au sens de se mettre en retrait) est ici prégnante, et la stratégie d'adaptation au milieu, nécessaire :

« Voilà je suis arrivé après une, rupture... j'avais besoin de voir autre chose parce que la Seine et Marne ça me convenait plus du tout... au niveau de... autant de... d'état d'esprit des gens que... je m'y retrouvais plus du tout. (...) et puis je cherchais vraiment un lieu au calme pour me ressourcer. (...) J'ai vendu ma maison... et je suis arrivé ici... J'ai commencé le job de berger, j'y connaissais rien du tout... et puis ça fait, quatre ans que je fais ce job là alors en outre surtout à la belle saison, l'hiver je fais... d'autres travaux, du bois et cetera... des nettoyages et puis voilà... et, j'ai trouvé je pense un endroit qui me convient vraiment au niveau du calme » p.27

Mais au-delà des discours d'accommodation, ce qui caractérise aujourd'hui en partie ce secteur-là du Parc est le dynamisme des inventions locales. Tout se passe comme si certains de ses habitants, sur la base des caractéristiques (contraintes) du territoire, étaient à la recherche d'un **modèle alternatif en cours d'expérimentation**... et qui semble attirer à lui :

« Ce qui nous a vachement rassuré, c'est qu'il y a des éleveurs qui se sont installés il y a trois ans, et c'est un peu l'année qui a marqué un renouvellement parce qu'il y a beaucoup de vieux qui sont morts et il y a eu un peu de jeunes arrivants et nous ça nous a fait du bien, en prenant la décision de venir ici

qu'il y avait des jeunes un peu sur la même longueur d'ondes que nous et c'est rassurant. (...) En plus, ils ont ramené des potes à eux qui sont en train de s'installer aussi. » p.13

On pourrait dire que des énergies se mettent en place pour opérer le double passage de la contrainte (registre de la *soumission*) au choix et du choix à l'opportunité (registre de l'*action*).

C'est là que le rôle des générations intervient, avec le regard nouveau qu'elles portent, les discours de justification qui y sont adossés et les pratiques qui leurs correspondent. Le point central de ces stratégies nouvelles repose sur un système de valeurs non hérité mais construit d'un ensemble de représentations sociales contemporaines des rapports de l'homme à son milieu. Localisme, « système D », préservation de la ressource, sociabilité locale en sont les maîtres-mots.

Une jeune habitante de Blieux, héritière diplômée, l'illustre ainsi :

« Après les études, enfin en septembre 2018, je devais terminer mon master en sociologie et anthropologie à Marseille (...). Mais Marseille, c'est vite étouffant, quand tu vois que tu n'es pas dans une bonne dynamique, (...) à la fin, on avait besoin de revenir à Blieux et de faire quelque chose qui nous plaisait. (...) La vie est moins chère ici qu'en ville donc bon c'est pas, comment dire, la fortune mais bon on arrive à s'y retrouver. J'essaie de faire quelque chose quoi, de filer des coups de mains, ici il y a beaucoup de gens qui vivent comme ça, en filant des coups de mains à droite, à gauche, en étant polyvalent. (...) Voilà, on n'a pas besoin de beaucoup pour vivre et puis après on complète, enfin là au début du printemps, on a fait de la taille de vigne d'un beaujolais, là potentiellement c'est septembre octobre donc peut être que l'un de nous deux ira faire les vendanges. » p.10

On notera au passage qu'à plusieurs reprises, la question du bio a été évoquée par nos interlocuteurs ; étonnamment, elle passe souvent après l'approche localiste qui semble primer sur ces territoires. Cette propriétaire de gîte l'exprime ainsi :

« Avoir d'autres manières de consommer, c'est hyper important pour moi et j'essaie de le proposer à mes clients aussi, quand je fais à manger je travaille en circuit court, je vais appeler les fermier du coin, je vais lui acheter son agneau, je vais prendre les œufs au village, je vais prendre du veau à V, je fais travailler déjà tous les gens d'ici, toutes les personnes qui produisent, je vais leur acheter des choses, je vais le mettre sur la table, je vais l'expliquer aux clients, et j'ai même des clients avant de partir qui vont leur acheter des choses, en tout cas ça je transmets, c'est hyper important, plutôt que de parler bio même si c'est aussi important, je parle de circuit court et je fais le circuit court, c'est plus important que bio pour moi ». p.24

Si le système de valeur se construit sur des bases nouvelles, il est porté par deux grands groupes sociaux :

. des héritiers du territoire, filles et fils de ceux qui y vivent déjà, qui développent des discours et pratiques en rupture avec les générations passées. Telle cette jeune héritière, gérante de camping :

« On n'a pas eu d'augmentation de capacité, on a pas fait la demande car ça nous intéresse pas. Après voilà, nous on a aussi le choix délibéré ici de rester camping et de pas être dans le locatif. On n'a pas investi massivement dans le locatif et ça c'est un choix de la part d'amoureux de la région de pas vouloir la défigurer, de pas vouloir avoir des villages fantômes l'hiver. (...) En termes de chiffre d'affaire pour vous donner un ordre d'idée, le camping a 210 emplacements dont 21 locatifs et 189 emplacements de camping. Donc c'est vraiment une volonté et le choix, enfin le chiffre d'affaire des 19 locatifs équivaut au chiffre d'affaire des 189 emplacements du camping. Donc si on investissait dans du locatif massivement on ferait quadrupler le chiffre d'affaire. Mais c'est pas du tout ce qui nous intéresse. » p.73

Le désancrage qu'ils opèrent n'est pas toujours sans heurts avec ceux qui les ont précédés.

. des nouveaux arrivants dont le profil est de deux ordres : celui, déjà évoqué, de jeunes diplômés, issus du milieu urbain, qui arrivent sur le territoire sans emploi ; celui, plus classique, de jeunes moins diplômés qui voient dans l'économie touristique saisonnière l'opportunité d'entrer dans le territoire et d'y développer d'autres modes de vie que ceux promus ailleurs, en milieu urbain notamment. Et parfois la vie saisonnière devient une vie à l'année, surtout quand les enfants arrivent :

« Mais nous je pense que s'est installé là aussi parce qu'on a des enfants et du coup tu t'imagines autre chose. Là on a fait le bilan un peu de cet hiver... Sans enfants on serait pas là à l'année. (...) Sans enfants je pense que tu restes pas ici même si tu aimes par-dessus tout le coin. Je pense qu'à un moment donné il faut que tu mettes les voiles parce que c'est étouffant parce qu'il y a une vie culturelle et sociale... Beaucoup plus pauvre en tout cas l'hiver que l'été. Surtout à Castellane où c'est vraiment un village qui vit l'été et où l'hiver t'as rien. Tout est fermé. » p.49

Le point commun qui relie ces groupes sociaux est le partage d'une vision nouvelle des rapports au territoire : celui-ci est en effet envisagé certes comme une ressource de l'activité (touristique notamment, mais aussi artisanale par exemple), mais une ressource fragile dont les valeurs nouvelles véhiculées par les discours d'ordre environnementaux impriment les pratiques. L'autre nouveauté de ce modèle, en complément de cette **prise environnementale** avec le territoire, réside dans la volonté d'être aussi en **prise sociale** avec le territoire.

« On sait que si on crée ces projets là pour avoir beaucoup de contacts avec les saisonniers, les gens d'ailleurs et connaître aussi, parce qu'on a quand même beaucoup bougé du coup connaître d'autres personnes, tu sais que si il y a ces choses-là qui se montent ici ça va être mais tellement attractif pour pleins de gens et il y a un potentiel de malade qui peut se créer là, pour vivre et en accord avec la nature et en accord les uns avec les autres en respectant chacun que ce soit les locaux avec les cultures locales qui voilà. Il y a un potentiel de malade ! » p.64

Être en prise sociale signifie accorder une importance forte aux modes de sociabilités locaux, qu'ils s'épanouissent dans un entre-soi (endogamie sociale) ou avec d'autres groupes sociaux vivant sur le territoire (autres générations, natifs, ...).

En termes de pratiques, on voit se mettre en place des organisations de collectifs qui, soumis aux mêmes contraintes, vont initier des modes de faire nouveaux³⁴. On pense ici notamment, pour pallier le déficit d'équipements d'accueil d'enfants en crèches, à la mise en place d'un système de crèche familiale tournante ; chaque parent s'engage à consacrer un jour de sa semaine de travail (ou pas) à garder les enfants d'un collectif de parents engagés dans la démarche. Une illustration parmi d'autres de ce que l'invention collective met en place face à ce qui est vécu comme un abandon par la puissance publique (parfois les élus locaux) des services publics ou un ostracisme local :

« On est trois mamans à être dans l'incapacité de reprendre une activité pro parce qu'on n'a pas de mode de garde pour nos enfants. Et ça c'est... Tu vois là on va rester ici cet hiver parce qu'on s'y plait vraiment mais qu'on voudrait aussi trouver un autre moyen de vivre en essayant d'acheter un petit truc et de monter un projet. Mais en tout cas on sait pas si on va pouvoir rester. Tu vois on aime vraiment ici, le mode de vie qu'on a et tout ça mais c'est tellement compliqué de s'y installer sur... Alors tu vois que ça soit en termes de logements, nous en termes de garde d'enfants... Pour les parents et le logement... Je te dis ça mais tous les saisonniers sont concernés par ça même si t'as pas de dreads et que t'es bien... Nous quand on venait au début avec notre fille qu'on disait on voudrait juste un bout de terrain dans votre camping avec une toile de tente, pouvoir prendre une douche le matin... C'était "Ben non. Ben ouais mais ça sera 850 euros par mois. Alors tu dis "Mais attendez on contribue aussi à la vie locale, on est ici 6 mois de l'année..." p.53

« On a trouvé l'année dernière en septembre une offre qui correspondait vraiment à ce qu'on cherchait c'était une petite maison avec 3 chambres, je crois que ça fait 70 mètres carrés. Et donc du coup moi j'appelle je me dis ben "bingo c'est génial quoi". J'appelle et donc la nénéte me dit "ben oui c'est 750 euros par mois". Déjà tu te dis "Ouais je sais pas comment on va les sortir mais bon pourquoi pas". Et elle me dit "Vous travaillez dans quoi, vous êtes quoi?". Alors t'évite de dire le mot "rafter", tu dis "ben moi je suis chargée d'accueil dans une structure d'eau vive". « Ah. Alors moi les rafters, je les connais. Donc ben moi je demande 6 mois de contrat de travail, vos déclarations d'impôt, comme garantie et 3 mois de loyer d'avance ». Alors va sortir 2500 balles d'avance. La nénéte je lui dis au téléphone "ben écoutez je vous remercie j'ai pas du tout envie de coopérer avec vous.". Voilà basta. » p.54

Les conséquences sociographiques de ces innovations locales sont de deux ordres :

. d'abord, en ce qui concerne les strates sociales : on peut en effet considérer que si, jusqu'alors, la structure de la société verdonienne avait pu être considérée comme relativement « binaire » (ceux d'ici et ceux d'ailleurs), la diversité des trajectoires sociales ainsi que celle des motivations à Habiter sur place ont pour premier effet une complexification des strates sociales présentes sur le territoire : ne n'est plus « Nous

³⁴ Nous n'aborderons pas ici par manque de données, le rôle des réseaux sociaux dans la constitution de ces collectifs, qu'ils soient utilisés comme canaux de partage d'information (pour des événements par exemple) ou comme mode de sociabilité contemporain. Le témoignage de cette habitante est révélateur à ce niveau : « Grâce à ça, les gens viennent à nous, on n'est pas esseulés ». Pour d'autres, illustrant la diversité des points de vue, c'est la recherche de la « zone blanche » (non couverte par les réseaux) qui prime.

et les Autres » mais « Nous et les différents Autres ». On pourrait à ce sujet parler de « transition sociale » puisqu'elle correspond à un mouvement en cours dans lequel chacun revendique « une place dans le territoire » et se rend plus visible qu'auparavant, que ce soit par les actions qu'il mène que par les discours qu'il porte. On notera au passage que ce foisonnement local ne facilite pas le travail d'analyse en termes de catégories ou de groupes sociaux puisque c'est sur la base nouvelle de pratiques ou de valeurs exprimées qui débordent des classements « classiques » (en termes de catégories socio-professionnelles par exemple), qui tissent des liens entre les groupes, que ces collectifs territorialisés se reconfigurent.

. L'autre conséquence, en lien, concerne précisément l'existence nouvelle de *croisements* de trajectoires sociales multiples : là aussi, si dans le schéma précédent des dynamiques sociales locales, on pouvait considérer que, malgré quelques passeurs, les deux grandes catégories de population habitantes étaient relativement étanches, les dynamiques portées par ces « innovateurs sociaux » vont dans le sens d'une densification des relations sociales entre les différents groupes. Comme si les choses « circulaient mieux ».

Peut-on voir là les premiers signes de ce qu'on a appelé la « transition sociale en actes » ? Quoiqu'il en soit, si le schéma qui présidait jusqu'alors mettait la notion **d'altérité** au centre de ses dynamiques (« Nous et les Autres »), le mouvement en cours tente de le transformer pour opérer le passage (transitionnel) à un principe qui serait plus celui de **l'altérité/identité** : en substance, « nous sommes différents mais vivons sur un même territoire, essayons de nous rapprocher »³⁵. Dans ce cadre, les nouvelles générations jouent un rôle central.

³⁵ Ces velléités se heurtent parfois à une population locale frileuse et qui ne répond pas toujours favorablement à ces envies d'ouverture : « je sais pas comment dire ... faut pas, faut surtout pas se frustrer avec les gens ici surtout pas les bloquer parce que c'est terminé après. (...) Socialement y'a quelques petits, soucis... y'a des gens qui sont un peu... un peu durs, pour des étrangers comme ils disent... J'ai fait ma place avec le travail parce que sinon... t'es pas le bienvenu aujourd'hui vraiment. Y'a quand même un noyau dur qui est un peu compliqué à... à cerner quoi...ils ont toujours l'impression de se faire accaparer... leur biens, quoi quand quelqu'un arrive ici ça c'est un peu le souci quoi... c'est un peu, le problème qu'on peut rencontrer... si y'a bien un truc qui est... de mauvais à dire, quoi « de mauvais » entre guillemet hein... c'est ce problème là c'est que, les gens ont peur des... des... des nouveaux arrivants... peut-être ils ont peur de se faire envahir peut être qu'ils ont peur de perdre leur tranquillité je sais pas, de voir arriver tous ces jeunes qui ont une cohésion ensemble, une force et tout ça c'est... ça leur ça les inquiète un peu je pense (...) moi quand je suis arrivé ici on m'a dit mais... tu sais que tu te crois tout seul mais fait attention parce que t'es jamais tout seul t'a toujours quelqu'un qui te regarde de loin quoi... » p.27-30

Les premières, qu'on appellera « *les nouvelles générations au travail* », héritières des affaires familiales (que ce soit dans l'économie touristique – camping, boutique...- ou dans les exploitations agricoles), si elles poursuivent souvent l'activité héritée, ne l'envisagent pas de la même manière. Les références et les valeurs convoquées ont changé et la question du rapport au territoire comme support (fragile) de l'activité est souvent évoquée. Ainsi s'exprime une jeune habitante, héritière de l'affaire familiale : « *J'ai repris le camping familial mais après avoir fait des études d'environnement, je ne vois pas les choses de la même manière que mes parents* ».

Les secondes, nouvelles arrivantes, sont, on l'a dit, plutôt diplômés ; leur discours est qu'ils souhaitent pouvoir vivre sur le territoire tout en étant en prise avec l'existant (social et environnemental) mais aussi, fait nouveau, avec l'envie d'aller à la rencontre, de tisser des liens, avec ce que nous appelions ailleurs « les natifs », y compris ceux des générations antérieures. Dit autrement, l'enjeu pour elles est l'intégration dans le local avec toutes ses composantes, y compris et pourquoi pas, en devenir progressivement un porte-parole. Pour l'heure, c'est dans l'action que cette catégorie de population s'engage, avec les moyens (fortement humains et faiblement financiers) à disposition. On pense à l'énergie engagée dans l'organisation de petits événementiels locaux (rencontres, concerts, débats...)³⁶ ou l'investissement dans l'espace public afin que la rencontre s'opère, pour « qu'on se rencontre tous ». Ainsi témoigne un de ces acteurs :

« *L'idée de notre asso c'est de pouvoir réunir enfin les villageois, les locaux et les saisonniers parce qu'il y a un clivage qui est tel entre les deux qui fait qu'il y a ... Du coup c'est compliqué de mélanger les deux. Les saisonniers sont encore considérés ici par les locaux en tout cas par les commerçants et tout ça... comme des gens qui viennent chercher le fric à un certain moment, qui viennent juste profiter... Ils les considèrent, ils le disent hein vraiment, comme des pieds nus et des sales, des gens qui se lavent pas...* » p.51

« *On est une bande d'amis comme ça qui avons monté, l'association qui essayons de faire des choses toutes les semaines. L'été on présente un concours de palet pétanque sur la place du village, ouvert à tous pour essayer de créer du lien entre les gens d'ici et les saisonniers. Et dans une dynamique de vouloir s'installer ici, de créer des projets. L'autre exemple par rapport à l'asso qu'on monte, l'après-midi on a pour projet de monter un tournoi de pétanque parce que ici c'est quand même l'institution première quand même, et tous les petits vieux... Voilà on s'est dit si on veut toucher le public des locaux, il faut qu'on se lance là-dedans donc mon collègue qui est président de l'asso est allé la semaine dernière faire un tournoi de pétanque organisé par les petits vieux d'ici pour se présenter et dire que*

³⁶ Ces tentatives ont, pour la majorité, échoué, par manque de moyens financiers. On sait les difficultés générales que rencontre le monde de la culture (surtout en milieu rural) ; pour nos interlocuteurs, à cette difficulté s'ajoute, selon eux, le regard porté par les municipalités potentiellement financeuses qui voient dans ces initiatives quelque chose de l'ordre d'une perturbation de l'ordre social local établi, porté qui plus est par des habitants qu'on ne connaît pas encore bien.

nous on cherchait en fait dans l'asso quelqu'un qui serait responsable du tournoi de pétanque dans l'idée de ramener les gens d'ici et d'offrir à tout le monde. Et donc en fait il discute avec le président de l'asso et donc il explique le projet et tout et le mec "Mais c'est génial ! C'est super" et tout, et il lui dit "ben vous voulez faire ça où ?", il dit "ben on ferait ça au boulodrome" à gauche du parking de la piscine tu sais. Et là le mec lui répond "Ah mais ouais mais renseignez-vous parce que vous allez vous faire emmerder par tous les rafters, ils vont jamais accepter". Et là mon pote qui est directeur d'une boîte de rafting ici lui dit : "Mais Monsieur on est rafter, c'est nous, enfin ce que vous appelez les rafters c'est nous".» p.55

On peut imaginer que ces deux catégories de population se sont construits des « modèles » (au sens d'exemples à suivre) incarnés par ce que nous appellerons les « anciens arrivants », catégorie de population non native, arrivée sur le territoire il y a plusieurs décennies pour certains et qui ont su développer non seulement des savoirs locaux (connaissances du milieu et/ou de l'histoire du territoire) mais aussi des réseaux de relations avec la société locale « native » ; leur ancienneté sur le territoire en est sûrement d'ailleurs une des conséquences :

« C'est eux depuis 30 ans qui font vivre le village, l'association est plus active que la mairie, depuis 40 ans on a le même maire. » p.14

Ce qui frappe dans ces dynamiques repérées plutôt à l'Est du territoire, c'est que la question du rapport à l'urbain n'est pas au centre des positionnements. Et finalement, **une des clefs de lecture et de compréhension résiderait plutôt dans la manière dont les configurations territoriales sont vécues par les acteurs, plutôt en mode choisi pour les uns (les innovateurs locaux), plutôt en mode contraint pour les autres³⁷.**

« Ici on a plus l'impression de prendre les choses en main et pas de subir. » p.17

Enfin, on l'a dit, ce Verdon contemporain est aussi celui des paradoxes, générés et révélés sans nul doute par la situation de transition sociale à laquelle le territoire fait face. Citons-en, en synthèse, trois importants :

. celui de la situation d'enclavement/isolément de ce monde rural-là et la manière de le vivre : en substance, le choix a été fait « d'être tranquille » mais le prix à payer est l'éloignement de tout.

. Ce que nous appelons « le paradoxe du hors-sol estival » : il concerne les professionnels du tourisme (notamment les héritiers déjà évoqués) qui sont d'une part confrontés à la nécessité de répondre à une demande touristique dans un laps de temps court (la haute saison dure à peine plus d'un mois) ; pour cela, leur « produit » n'est autre que le territoire dont ils se font les ambassadeurs auprès des estivants ;

³⁷ Un précédent travail (Leborgne, 2014) avait mis en évidence l'existence de situations économiques et sociales fortement dégradées dans ce secteur-là du Parc.

mais paradoxalement, c'est aussi la période où ils sont le plus éloignés de ce territoire qui donne alors à voir son visage le moins attractif pour eux.

. Enfin, et non des moindres bien que connu depuis longtemps dans le Verdon, celui que nous appellerons « Faits et méfaits du tourisme » qui met en regard d'une part l'apport économique irremplaçable de la fréquentation touristique dans le Parc et le discours et le sentiment partagé selon lequel « un seuil a été franchi » au point de porter un regard de plus en plus critique sur la manière dont le tourisme se déploie sur les sites du territoire (incivilités, engorgement des réseaux routiers, sur-utilisation du milieu...). Il se peut qu'à terme, sous l'impulsion de l'effet générationnel évoqué précédemment, ce regard change avec la pratique des professionnels du secteur.

A l'issue de ces quelques enseignements, il nous semble que les hypothèses de départ (enclavement et saisonnalité) n'apparaissent plus aussi claires comme grille de lecture explicative des territoires verdonniens. L'entrée par les modes de vie faire ressurgir d'autres dimensions plus profondément ancrées dans le territoire et plus directement relatives aux quotidiens de ses habitants. Pour mémoire, on reparlera de difficulté d'accès au logement, de services locaux, d'effets générationnels...

Il nous faut dès lors trouver une façon nouvelle d'aborder la compréhension des modes de vie. Cette tentative est l'objet de la troisième partie de cette étude.

PARTIE 3.

UNE ENTREE POUR COMPRENDRE LES MODES DE VIE : VIVRE DANS LE VERDON, C'EST Y ÊTRE ATTACHE ? UN ESSAI DE MODELISATION PAR LE CONCEPT « D'ESPACE D'ATTACHEMENT »

Pour résumer, et au regard des enseignements précédents, la question que nous poserons au territoire pour mieux en comprendre les ressorts pourrait être celle-ci : **en quoi et comment les habitants de ces territoires sont-ils ou non en prise avec leurs milieux de vie ?** Il nous semble en effet qu'une des avancées de l'enquête, au plan méthodologique, consiste plutôt à **porter attention, non pas aux modes de vie en tant que tels mais bien plutôt aux manières de les vivre**. C'est la raison pour laquelle nous utiliserons la notion d'attache ou plus précisément **d'attachement**. Dit autrement, *(bien) vivre dans le Verdon signifierait y être attaché*.

1. La métaphore du rocher ?

Le vocabulaire nous aide : être attaché à, être en prise avec... Le registre est aussi celui d'une pratique historique largement répandue sur les territoires du Parc : l'escalade. Ici, le rocher, c'est le milieu de vie, avec ses secteurs abrités, ou à l'inverse exposés, des parties où les prises sont nombreuses et sûres, d'autres où elles se font rares. Comment d'abord, pour filer la métaphore, décrire une prise ? Et de quelles prises parle-t-on ?

Les prises pourraient être entendues comme les éléments constitutifs de la vie sociale qui permettent aux individus de développer le mode de vie le plus en adéquation avec leurs valeurs et leur milieu. Armé de ses prises et en fonction de leur nature, l'individu serait ainsi plus ou moins attaché à son territoire de vie.

Plusieurs natures de prises existent, et interviennent de manière complémentaire ou exclusive dans la vie de l'individu :

. les *prises familiales* qui jouent un rôle central pour ceux que nous avons déjà appelés « les héritiers » : présence et densité familiale autour de l'individu, succession dans les affaires familiales (déjà évoquée aussi), transmission du bâti... autant d'éléments qui attachent l'individu à son territoire.

« On n'est pas au bout de nos peines, mais on a une qualité de vie supérieure aux autres habitants, j'y pense beaucoup depuis qu'on est ici, on a une chance inouïe, pas tout le monde serait prêt à vivre ici même si je pense que de plus en plus de gens aimeraient ; après on a de la chance dans le sens où tout nous est mâché, il y a la ferme de mes parents, c'est pas la même de vouloir venir s'installer ici quand on est pas de souche, c'est très compliqué de trouver des terres sans connaissances paysannes, on a une chance incroyable, même au niveau matériel, on se fait tout prêter, c'est complètement différent que si on arrivait de 0, où il faut tout acheter en faisant des prêts. Le fait que mes parents soit déjà là ça nous évite beaucoup de frais, en plus de la ferme. » p.17

. les *prises amicales* : elles concernent l'ensemble des réseaux de sociabilité, d'interconnaissances, d'entraide aussi.

. les *prises citoyennes* qui sont de l'ordre de l'implication locale, de la présence et l'action dans l'espace public (implication associative notamment), la représentation (élue par exemple), tout ce qui fait jouer les processus de connaissances et de reconnaissance.

. les *prises actives ou projectuelles* : elles sont relatives aux dynamiques portées par les individus en termes de projets à développer sur le territoire (activité économique, création de lieux ou d'événements, ...).

. enfin, les *prises de capitalisation* auxquelles l'individu peut avoir recours dès lors qu'il a accumulé un capital (économique, culturelle, de reconnaissance...) par ailleurs (sur d'autres territoires) et qu'il les importe dans son nouveau milieu de vie.

Ainsi armé de ses prises (exclusives ou complémentaires), l'individu va être en mesure d'assurer les fonctions vitales qui l'attachent à son milieu : le logement, le travail et la sociabilité.

Cette approche par les prises a pour vertu de permettre aussi de comprendre les processus inverses : non plus dynamiques d'attache et d'attachement mais de celles de décrochage ou de la non-attache³⁸. Si les prises sont défaillantes (faibles ou

³⁸ Citons ici l'ouvrage, devenu classique de l'américain Nels Anderson (2011), « *Le Hobo, sociologie du sans-abri* », publié initialement en 1923 à Chicago et qui décrit, au-delà de la figure du sans-abri, le mode de vie d'un ensemble de travailleurs journaliers – de jeunes Américains célibataires, pour l'essentiel – évoluant dans une précarité qui affecte non seulement leur statut professionnel mais plus généralement leur mode de vie dans sa globalité. Ils se déplacent en effet en permanence d'un endroit

inexistantes), le décrochage est possible ou plus probable, comme le grimeur sur la paroi. Pour pousser plus loin encore la métaphore, on pourrait avancer que la verticalité de la vie locale (« le rocher »), peu porteuse par définition, a ainsi parfois pour conséquence la décision du retour dans des milieux plus *porteurs*, plus horizontaux, plus sécurisés, plus encadrés, à la densité sociale plus forte et plus accessible. Et ces milieux plus porteurs cités par nos interlocuteurs sont souvent ceux de l'urbain dans lesquels la probabilité de trouver des prises est plus grande³⁹ : présence de services publics (santé, transports, crèches...), de lieux de sociabilité, d'espaces publics, d'offre culturelle, probabilité accrue de la rencontre...

2. Comprendre les attaches : espace social et capital d'autochtonie

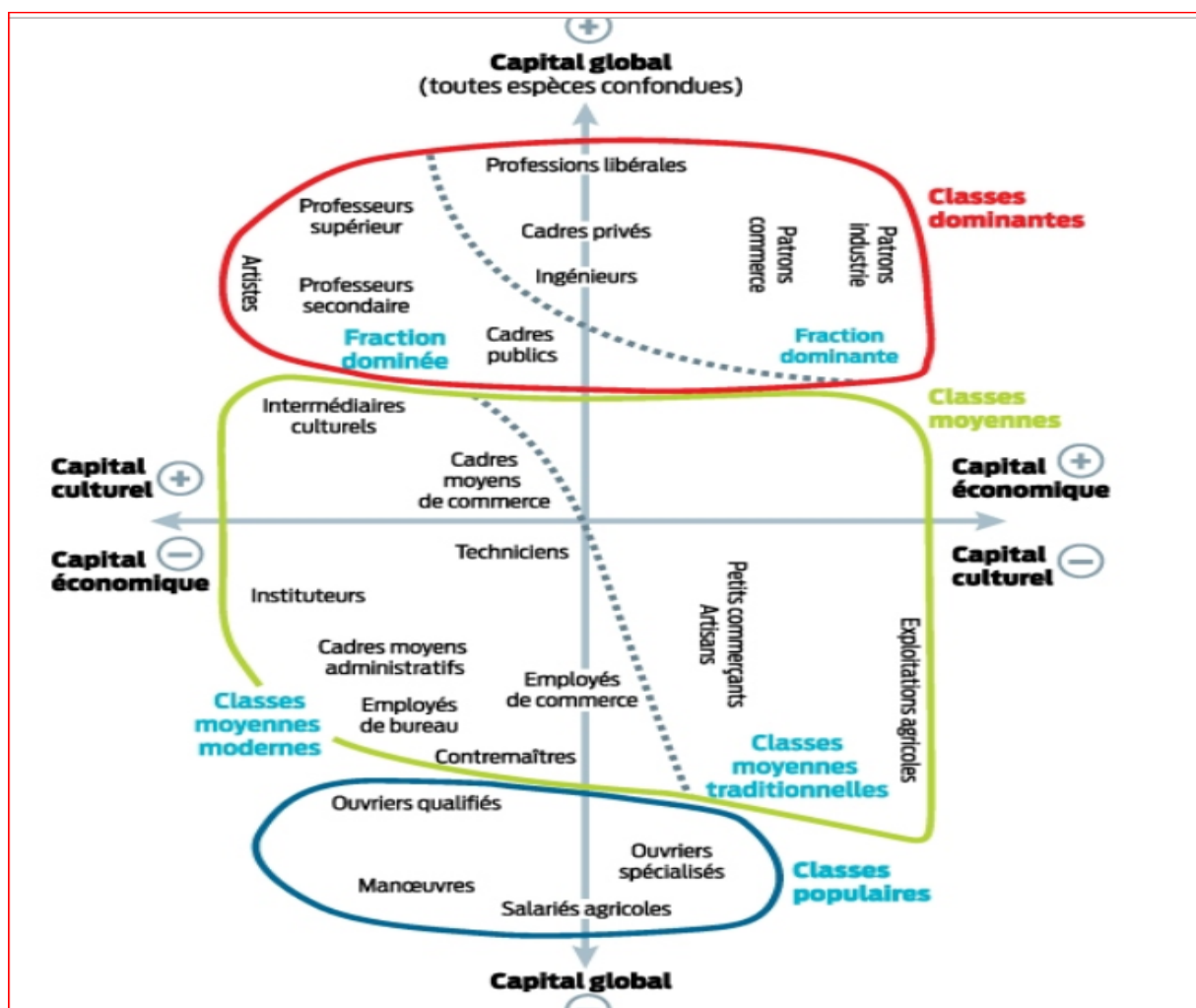
Afin de préciser cette appréhension des prises et des attaches au milieu de vie, on aura recours (succinct) aux travaux de divers sociologues qui ont tenté de penser la question des rapports entre espace social et espace d'appartenance. Le premier d'entre eux, Pierre Bourdieu, a en effet théorisé ce qu'il appelle précisément « l'espace social »⁴⁰. En substance, dans sa théorie de l'espace social, Bourdieu propose un principe de classement et d'identification des acteurs qui repose sur une caractérisation de leur « profil » par le biais de deux types de capitaux : le capital économique et le capital culturel. Chaque individu possède en effet une part de chacun de ces capitaux qui le définit socialement. Et en fonction de la structure d'allocation de ces capitaux, chaque individu occupera une place singulière dans l'espace social. Le positionnement de l'ensemble des membres d'une société (que ce soit un pays ou une portion de territoire) rendra visible, dans cet espace social, des

à l'autre au gré des opportunités d'embauche dans les champs ou sur les chantiers, empruntant clandestinement les wagons des trains de marchandise. L'étude révèle également que la confrontation au sous-emploi, voire à la rue, est différemment et inégalement vécue par les uns et les autres en fonction de leurs ressources et trajectoires personnelles.

³⁹ On pourrait presque considérer d'ailleurs qu'une des configurations urbaines particulière qu'est le grand ensemble (né dans les années 1950-1960 dans l'urgence de la reconstruction d'après-guerre) incarne une des déviations urbanistiques de la ville historique puisqu'il met en œuvre une verticalisation artificielle du substrat (horizontal) originel de la ville, formant ainsi les conditions sociales et économiques du décrochage urbain (problèmes sociaux, incivilités, marginalisation, ghettoïsation, ...). Déviance.

⁴⁰ Voir notamment son article fondateur : « *Espace social et genèse des « classes »* », Actes de la recherche en sciences sociales, 1984, n°52-53, pp.3-14.

regroupements d'individus qui présentent des profils similaires (leur répartition en capitaux se ressemble). C'est ce que Bourdieu appelle « les classes sociales ». La schématisation de cette répartition des individus dans l'espace social prend ainsi la forme suivante :



Nous nous inspirerons de ce modèle bourdieusien pour tenter de formaliser non pas l'espace social mais ce que nous appellerons **l'espace d'appartenance**. Il s'appuie d'une part sur une autre nature de capital que nous nommerons « capital d'équipement » ; il est composé des différentes prises que nous avons décrites

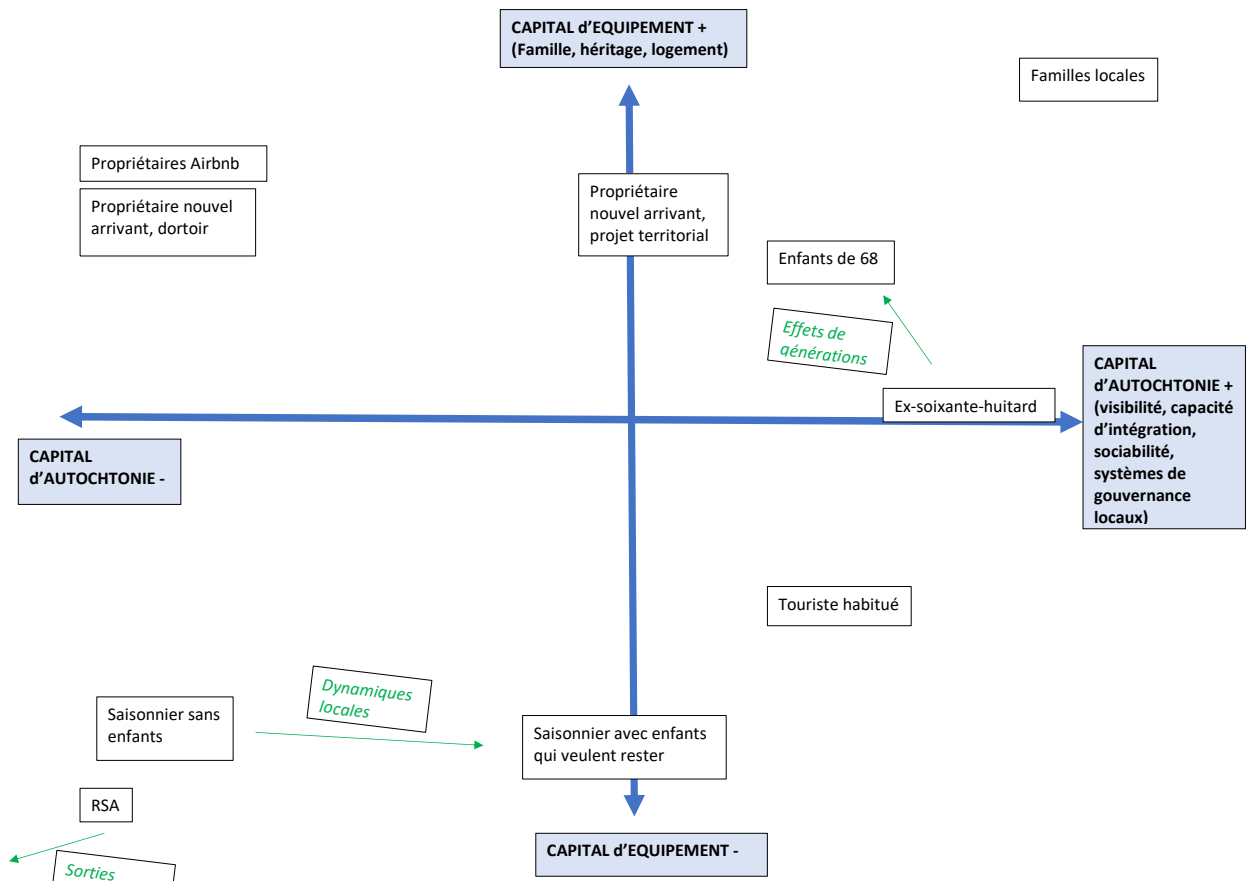
précédemment. Et d'autre part, sur ce que le sociologue Jean-Claude Chamboredon⁴¹ a appelé « le capital d'autochtonie ».

Sans entrer dans les détails des travaux autour du capital d'autochtonie, nous retiendrons ici qu'il concerne tout ce qui a trait à la visibilité de l'individu dans l'espace public locale, sa place dans les réseaux de sociabilité locale, sa capacité d'intégration et sa participation à la gouvernance locale (via des instances formalisées type conseil municipaux ou d'autres moins formalisées).

Ainsi, le double axe constitué par le capital d'équipement d'un côté et le capital d'autochtonie de l'autre nous permettrait de dessiner ce que nous appellerons l'espace d'appartenance (ou d'attachement).

Dans cet espace encore vierge, nous pourrions situer un à un l'ensemble des individus rencontrés lors de notre enquête et voir se dessiner progressivement et en fonction de leur positionnement respectif les situations d'attachement ou de décrochage. On aurait là un autre moyen d'éclairer schématiquement les modes de vie dans le Verdon et la manière dont ils sont vécus.

⁴¹ Chamboredon J-C., Mathy J-P., Mejean A., Weber F., « *L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification* », Sociologie du Sud Est, n°41-44, juillet-juin, 1984- 85, pp.61-85. Sur ce sujet, voir aussi les travaux plus récents de Jean-Noël Retière, « *Autour de l'autochtonie. Réflexion sur la notion de capital social populaire* », Politix, vol.16, n°63, 2003 et de Nicolas Renahy, « *Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usage d'une notion* », Regards sociologiques, n° 40, 2010, pp.9-26.



Le schéma proposé ci-dessus positionne quelques-uns des profils d'habitants enquêtés et permet de mettre en évidence certaines des dynamiques en cours sur le territoire : les effets de générations, les volontés d'implication, les trajectoires de décrochage (sortie du territoire)... Il constitue ainsi un tableau de bord évolutif des dynamiques sociales puisqu'on peut imaginer compléter cet espace d'attachement à différentes périodes de la vie du Parc-territoire (Charte année 0 – Charte année 7 et Charte année 15 par exemple).

CONCLUSION :

COMMENT LE PARC PEUT S'EMPARER DE LA MODERNITE SUR SON TERRITOIRE ?

Pour résumer les grandes lignes de l'enquête, quatre grandes lignes directrices émergent des entretiens menés :

1. D'abord, nous avons rencontré une grande diversité de situations sociales qui, loin de décrire UN mode de vie verdonien, montre des trajectoires sociales multiples qui se rencontrent (ou pas) sur un espace lui aussi contrasté (Est-Ouest). Ce premier constat laisse penser à **un territoire en mutation** dans lequel une **transition sociale** est à l'œuvre et dont une de ses caractéristiques est l'existence de paradoxes locaux, tant au niveau des pratiques quotidiennes que des représentations sociales du milieu de vie.
2. Ensuite, dans cet espace contrasté, deux secteurs relativement distincts dans les dynamiques qui y sont repérées coexistent. A l'Ouest du territoire, la **proximité urbaine** crée des configurations locales particulières qui s'inscrivent entre le confort de la proximité des services et des emplois offerts par la ville (modèle de villages d'ortoirs) et la prise de conscience du sous-équipement du territoire rural au point de parfois choisir de le quitter (la tentation urbaine).
3. A l'Est, secteur traditionnellement (et statistiquement) plus enclavé, se côtoient des situations sociales qu'on pourrait qualifier de **relégation** (pour qui l'enclavement est une réelle contrainte) mais aussi, depuis quelques années, des modes de vie nouveaux qui choisissent précisément cette « mise à l'écart » pour tenter d'y développer des rapports sociaux, économiques et territoriaux d'obédience plus **militante** (entraide, économie alternative, sociabilités nouvelles) ; tout se passe comme si on avait là les racines d'un **modèle social nouveau** en train d'émerger, avec ses incertitudes, des essais-erreurs, mais aussi la perspective **d'une autre manière de cohabiter sous contrainte**.
4. Enfin, un des effets de ces mouvements en cours est liée à la remise en question (relativement généralisée) d'un des piliers de l'économie locale : le tourisme⁴².

⁴² On notera au passage que le plus gros employeur du territoire ne fait pas partie de ce secteur-là de l'économie locale ; il s'agit du centre hospitalier de Riez (avant même les Thermes de Gréoux) qui incarne la montée en puissance de ce tiers secteur de l'économie sociale et de la santé dans le Verdon. Le vieillissement de la population (l'âge médian a augmenté de 4 ans sur ces 15 dernières années

Le modèle ancien d'une économie touristique intensive (puisque concentrée sur quelques semaines dans l'année) a semble-t-il montré ses limites dans l'acceptation locale de ses conséquences : les pratiques touristiques (que ce soit celles des estivants comme celles des professionnels) sont vécues de plus en plus difficilement par les habitants du territoire ; incivilités, saturation des réseaux, atteintes aux milieux sont largement évoquées par nos interlocuteurs qui se questionnent sur l'avenir de ce modèle.

Et c'est peut-être le point commun qui ressort en filigrane de ce travail, comme un bruit sourd qu'on entend avec plus ou moins de volume sur l'ensemble des territoires du Parc : **un nouveau modèle de développement semble attendu par les populations**, certaines en sont les acteurs, d'autres sont plus passives voire même démobilisées, mais quoiqu'il en soit, les contours qui se dessinent de ce nouveau modèle placent en première ligne les caractéristiques propres du territoire (et de ses ressources) ; la nouveauté est sans nul doute que ce qui est ici entendu par « caractéristiques propres du territoire » a à voir à la fois avec ses ressources naturelles (comme support d'activité et éléments du cadre de vie) et aussi avec les ressources sociales qui le composent. N'est-on pas ici en train de voir naître les fondements d'une rencontre entre la sphère environnementale et la sphère sociale ? Et en quoi le Parc naturel régional du Verdon peut-il y jouer un rôle ?

Ne pas passer à côté du territoire...

Au-delà des éléments de connaissance et de compréhension permis par l'enquête, il nous a semblé important de conclure sur les manières possibles dont le Parc pourrait s'en emparer pour la suite de sa démarche (révision de la charte comme horizon premier, mais plus généralement, son positionnement sur le territoire de manière plus structurelle). Le propos s'adresse à la fois à la part technique de la structure qu'à sa composante élue puisque c'est bien, *in fine*, le **projet politique** du Parc-structure qui est questionné ici : quel Parc-territoire veut-on pour les 15 années à venir ?

Pour cela, quelques éléments peuvent être proposés, que nous appellerons « **sphères d'attention** » pour le Parc. Il ne s'agit pas d'injonctions pour l'action mais de voyants qui s'allument sur un tableau de bord local régi par les habitants de ces territoires. Quelle sont ces sphères d'attention ?

. la première d'entre elles concerne la nécessaire intégration des paradoxes du territoire (primat de l'Habiter versus problèmes de logement, enclavement versus modèle en émergence...) en prenant au sérieux la participation de ses habitants à ce que nous avons appelé les « communs » du territoire (vision partagée du destin

passant de 44 à 48 ans) ainsi que la part importante des retraités dans les nouveaux arrivants sur le territoire n'y sont certainement pas pour rien.

touristique verdonien, retour sur les caractéristiques propres du territoire comme socle d'attachement que sont les éléments naturels qui le composent et le cadre de vie contre-tout contre l'urbain).

. Le corollaire de ces « communs » s'incarne dans la seconde sphère d'attention, qu'on pourrait appeler « **sphère du quotidien** » : dans un territoire où des trajectoires sociales multiples se croisent, la question de la présence de **lieux de sociabilité** se pose fortement. On l'a dit, si les réseaux sociaux semblent prendre une part importante dans les mises en liens, il semble bien qu'un retour **aux lieux historiques de sociabilité villageoise** soit attendu de la part des populations rencontrées : épiceries locales, cafés⁴³, locaux associatifs sont les ingrédients de cette sociabilité en actes, support matériel des communs :

« C'était un lieu qui faisait office de bar, restaurant, épicerie, camping, à l'époque quand j'étais petite le bar était ouvert le soir, mais depuis 10 ans ça n'était plus le cas mais actuellement tout est fermé, c'est un peu la question de tous les habitants de savoir ce que ça va devenir. » p.14

Ils se confrontent au mouvement général de rationalisation des services aux populations en milieu rural : le Parc est ici aussi interpellé comme acteur-passeur potentiel de cette résistance-là.

. la troisième sphère d'attention est celle qui place au cœur des dynamiques locales la **phase de transition écologique et sociale** dans laquelle les territoires du Verdon sont insérés ; on l'a dit, cette phase intermédiaire est sans conteste au principe de la **complexité/diversité des situations sociales** que l'enquête a donné à voir. Peut-on imaginer que la maturité en cours de cette phase de transition ira vers une « re-simplification » des strates sociales présentes sur le territoire (précisément par le biais des communs) ? Une des conditions de la clarification de la structure sociographique verdonienne réside dans l'absorption progressive par les collectifs éclatés des initiatives nouvelles portées par certains des habitants-passeurs du territoire.

. En lien avec ce qui vient d'être dit, un voyant assez net s'allume sur notre tableau de bord : celui d'une **majorité inconnue et silencieuse**, partie importante des habitants du Parc qui, soit ne connaît pas la structure Parc, soit développe des principes (et pratiques) de vie qui se situent « à côté » voire même en contradiction forte avec les « valeurs-Parcs »⁴⁴. On aurait là une opposition relativement nette entre une approche fonctionnelle du territoire (le fameux phénomène dortoir) et une autre où la participation à ses communs est au cœur des préoccupations des habitants. Cette tension dans les modes de vie qui coexistent sur le Parc constitue un véritable défi

⁴³ Ainsi par exemple, la fermeture des bars de Blieux et de La Palud l'hiver est vécue comme une véritable perte pour le territoire au point que des collectifs habitants s'organisent pour les récréer temporairement, mettant en exergue leur rôle central de sociabilité locale.

⁴⁴ Voir à ce sujet le rapport récent dirigé par le géographe grenoblois Romain Lajarge pour le compte de la fédération nationale des Parcs naturels régionaux intitulé « Valeur spécifique de l'action des Parcs naturels régionaux » (2017) ; une tentative d'évaluer « les effets Parcs » sur le territoire national.

pour le Parc : doit-il faire le deuil de leur compréhension ou doit-il mettre de l'énergie pour les intégrer à son projet politique ?

Il nous semble que se dessinent bien là les contours d'une **nouvelle stratégie sociale** du Parc naturel régional du Verdon... au moins pour les 15 ans à venir.

Le Partenariat entre la Région et les Etablissements d'Enseignement Supérieur et de Recherche

La Région dispose d'un socle de recherche et de formation en sciences humaines et sociales solides et de qualité qui représente un important potentiel de connaissance du territoire régional. Rappelons que d'après Méditerranée Technologie, la région comptabilise en effet 68 500 étudiants, 9 écoles doctorales, 83 structures universitaires de recherche, 800 chercheurs issues de structures notées A et A+ par l'AERES. Ce creuset est susceptible d'alimenter la réflexion des différents acteurs de la région, de contribuer à la mise en débat de ses problématiques soci-économiques et de constituer une aide à la décision publique. La présence de ces formations et de ces laboratoires en sciences humaines et sociales constitue également un atout pour le développement économique, fondé sur l'innovation la formation de haut niveau et l'interdisciplinarité des savoirs.

Afin de valoriser ce milieu d'expertise et de le mettre au service des politiques régionales, la Région met en œuvre depuis 2015, un partenariat avec les cinq Universités de la Région et Science Po Aix .

